

# Les enquêtes de Maximime et Vincent

8 - pris au piège !?



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.  
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance  
avec des faits réels ou ayant existé n'est  
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,  
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte  
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de  
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale  
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : fotomelia.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

## *Introduction*

*Maximine Delaroche et Vincent Dupertuis sont souvent sur des affaires délicates, surtout depuis que Raoul Petit leur mène la vie dure en Romandie.*

*Il reste introuvable et ses cambriolages sont si sophistiqués dans leur mise en œuvre que c'est parfois la victime qui est le cambrioleur. Partant de ce principe, comment peut-on enquêter ?*

*Il leur est difficile de prévoir l'imprévisible. Maximine dit même avoir rencontré Raoul sous les traits d'un artiste peintre et qu'il ne l'a pas reconnu, d'abord, mais avec un dialogue quelque peu décalé ou imprécis, voire humoristique, il a vite compris que l'homme n'était pas celui qu'il prétendait être.*

*Affaires à suivre, donc...*

## Chapitre 1 : Marcel se délirre...

À Berne, en ayant lu les journaux et suivi un épisode épique relatant sa rencontre avec un certain Nicolas Bosson qui a été cambriolé, Maximine voit tout de suite une aventure signée de Raoul Petit, dont l'alias aurait encore changé. Pour le pincer, il fallait bien des preuves, et il devait bien commencer à enquêter. Pour inviter Raoul, ou quelque soit son nom, Maximine devait jouer un nouveau rôle.

Vincent a tout de suite pensé que Maximine parlait de Raoul, mais Maximine pensait juste à la manière de l'attirer à la gendarmerie de Lausanne. Maximine a donc fait paraître une annonce, et Marcel Bugnon y a répondu affirmativement deux jours plus tard.

Le jour J à l'heure H, une personne était là, un vieux monsieur. Maximine pensait que Raoul s'était défilé.

Le monsieur se présente après s'être reposé un moment. Maximine l'interroge et apparemment, le monsieur est bien Marcel Bugnon, mais Vincent ne le reconnaît pas du tout, et pire encore, il n'a pas vraiment le bon profil.

Contre toute attente, Marcel présente les faits: il s'était fait passer pour Maximine afin d'entrer au château.

C'est justement ce que Maximine s'était fait comme filin à Berne. De plus, Marcel présente une liste de ce qui a été dérobé. Maximine n'est pas convaincu, ce n'est pas la bonne personne, pourtant, ce monsieur a des atouts très convaincants.

Vincent ne sait pas quoi penser, il est du même avis, c'est un imposteur, mais ses dires et son papier...

Et si Marcel jouait à Marcel, comme Raoul avait joué à Maximine ? Cette idée lumineuse et affreuse s'est emparée de Maximine et Vincent. Que faire ? Après un long moment de réflexion, Maximine décide de mettre aux arrêts Monsieur Marcel Bugnon ici présent.

...

À la suite de cet évènement si peu anodin, Maximine est resté à Lausanne juste le temps de laisser mariner deux jours le pauvre Marcel. Pendant ce temps, Vincent est allé du côté de Echallens, et quant à rencontrer Raoul, ce n'était pas le bon jour. Où donc étaient-ils tous les deux ? Vincent se demandait alors comment être sûr de l'identité de la personne qui se trouvait à la prison de Lausanne.

À la prison de Bois-Mermet à Lausanne, Marcel Bugnon se repose. Rappelons qu'il est dans une cellule à propos d'un cambriolage qu'il aurait commis, ou du moins dont il serait l'auteur présumé. À contrario, il prétend ne pas l'avoir commis, et pour cause, son âge avancé ne lui permet pas de prendre ni la place ni l'allure du célèbre cambrioleur que Maximine voit chaque fois qu'une enquête pose problème.

Ainsi, quelques jours plus tard, au moment où il a terminé son repas, Marcel tire alors de sa poche un beau cigare baqué d'or. Il l'examine avec complaisance, mais la porte de la cellule s'ouvre. Il n'a eu que le temps de jeter son cigare dans le tiroir et s'éloigner de la table. Le gardien entre, car c'était déjà l'heure de la promenade.

Marcel lui dit alors qu'il l'attendait, comme toujours avec un brin de bonne humeur. Donc, ils sortent.

Ils avaient à peine disparu à l'angle du couloir, que deux hommes pénétraient à leur tour dans la cellule et ils en commençaient un examen minutieux.

L'un était l'inspecteur Dubois, l'autre l'inspecteur Vonlanthen. On voulait en finir.

Il n'y avait pas de doute: Marcel Bugnon communiquait avec le monde extérieur... mais comment ? La veille encore, le journal 24 heures publiait ces lignes adressées au collaborateur judiciaire...

Monsieur,

Dans un article paru ces jours-ci, vous vous êtes exprimé sur moi en des termes que rien ne saurait justifier. Quelques jours avant l'ouverture de mon procès, j'inai vous en demander compte.

Salutations distinguées,

Marcel Bugnon.

L'écriture était bien celle de Marcel Bugnon. Il envoyait donc des lettres et il en recevait. C'était certain qu'il préparait son évasion d'une façon si arrogante que la situation devenait intolérable. En accord avec le juge d'instruction, Monsieur Baudois se rendait lui-même à Bois-Mermet pour exposer au directeur de la prison les mesures qu'il convenait de prendre.

Dès son arrivée, il envoyait donc deux hommes dans la cellule du détenu. Ils levaient chacune des dalles, démontraient le lit, puis ils ont fait tout ce qu'il est habituel de faire en pareil cas, et finalement, ils ne découvraient rien.

Ils allaient renoncer à leurs investigations, lorsque le gardien accourt en toute hâte, et il leur dit de regarder le tiroir de la table, car lorsqu'il était entré, il lui a semblé que Marcel le repoussait... On y a trouvé le beau cigare de luxe. Deux minutes après, le directeur, Monsieur Guillet explorait le tiroir.

Il y trouvait d'abord une liasse d'articles de journaux de l'Argus de la Presse et qui concernaient Stéphane Dafflon, puis une blague à tabac, une pipe, du papier dit pelure d'ognon, et enfin deux livres: le "Culte des héros", de Carlyle, en anglais, et un très vieux "Manuel d'Épictète".

Les ayant feuilletés, il constatait que toutes les pages étaient balafrées, soulignées, annotées. Était-ce là signes conventionnels ou bien de ces marques qui montrent la ferveur que l'on a pour un livre ?

Il explore la blague à tabac, la pipe, puis saisissant le fameux cigare bague d'or, il s'étonne de voir un cigare de cette marque. D'un geste machinal de fumeur, il le porte près de son oreille et le fait craquer, et aussitôt, une exclamation lui échappe.

Le cigare avait molli sous la pression de ses doigts. Il l'examine avec plus d'attention et ne tarde pas à distinguer quelque chose de blanc entre les feuilles de tabac. Et délicatement, à l'aide d'une épingle, il attire un rouleau de papier très fin, à peine gros comme un cure-dent. C'était un message d'une menue écriture de femme.

Il le déroule et lut ces mots:

Le panier a pris la place de l'autre. 8 sur 10 sont préparés. En appuyant du pied extérieur, la plaque se soulève de haut en bas.

De 12 à 16 tous les jours, HP attendra. Mais où ?

Réponse immédiate.

Soyez tranquille, votre amie veille sur vous.

Monsieur Guillet réfléchit un instant...

G: C'est assez clair... le panier... les 8 cases...

De 12 à 16, c'est-à-dire de midi à 4 heures...

D: Mais ce HP qui attendra ?

V: HP en l'occurrence, doit signifier automobile, HP, horse power, n'est-ce pas ainsi qu'en langage sportif on désigne la force d'un moteur ? Une 24 HP, c'est une automobile de 24 chevaux...

Quoique... aujourd'hui, les chevaux...

G: Le détenu finissait de déjeuner, n'est-ce pas ?

Et comme il n'a pas encore lu ce message, ainsi que le prouve l'état du cigare, il est probable qu'il venait de le recevoir...

D: Comment ?

V: Dans ses aliments, au milieu de son pain !

D: Impossible, on ne l'a plus autorisé à faire venir sa nourriture que pour le prendre au piège, et nous n'avons rien trouvé...

...



G: Nous chercherons ce soir la réponse de Monsieur Bugnon.  
 Pour le moment, retenez-le hors de sa cellule.  
 Je vais porter ceci au juge d'instruction... S'il est de  
 mon avis, nous ferons immédiatement photographier  
 la lettre, et dans une heure, vous pourrez remettre  
 dans le tiroir, outre ces objets, un cigare identique,  
 contenant le message original lui-même. Il faut que  
 le détenu ne se doute de rien...

...

Ce n'est pas sans une certaine curiosité que  
 Monsieur Baudois s'en retournait au soir à Bois-Mermet en  
 compagnie de l'inspecteur Dubois. Dans un coin, trois assiettes  
 s'étaient étalées. Il demande si le repas de Marcel Bugnon a été  
 examiné.

En effet, sans rien trouver. Baudois examine les assiettes,  
 la fourchette, la cuillère, enfin le couteau, un couteau  
 réglementaire à lame ronde. Il en fit tourner le manche  
 à gauche, puis à droite. À droite, le manche cède et  
 se dévisse. Le couteau était creux et servait d'étui à  
 une feuille de papier...

B: Pfeuh !, ce n'est pas bien malin pour un homme comme  
 Dafflon... Dubois, allez donc faire une enquête en  
 cuisine...

...

Puis il a lu :

Je m'en remets à vous, AP suivra de loin, chaque jour.  
 J'irai au-devant. À bientôt, chère et admirable amie.

B: Enfin, je crois que l'affaire est en bonne voie.

Un petit coup de pouce de notre part, et l'évasion réussit... assez du moins pour nous permettre de pincer les complices...

D: Et si Marcel Bugnon vous glisse entre les doigts ?, que devient Stéphane Dafflon ?

B: Nous emploierons le nombre d'hommes nécessaire.

Si cependant, il y mettait trop d'habileté...

Ma foi, tant pis pour lui ! Quant à la bande, puisque Marcel refuse de parler, il faudra bien attraper un autre ou les autres qui parleront !

D: La bande... savez-vous où la trouver ?

...

Marcel Bugnon ne parlait pas beaucoup.

Depuis des jours, le juge d'instruction Jérôme

Guillet s'y évertuait vainement.

Les interrogatoires se réduisaient à des colloques dépourvus d'intérêt entre le juge et l'avocat, Maître Clément, un des princes du barreau, lequel d'ailleurs en savait à peu près autant sur Stéphane Dafflon que le premier venu.

De temps à autre, par politesse, Marcel Bugnon laissait entendre, et là, avouait-il...

M: Mais oui, Monsieur le Juge, nous sommes d'accord:

le vol du Crédit Suisse, le vol de la rue de Prévenoge, les faux billets, les polices d'assurance, le cambriolage des châteaux de Bursins, de Pernoy, de Vidy, de Burier, de Rue, tout cela, c'est de votre serviteur...

C: Tout cela en une année... Alors, pourriez-vous m'expliquer...

M: Inutile, j'avoue tout en bloc, tout, et même dix fois plus que vous n'en supposez...

...

De guerre lasse, le juge avait alors suspendu ces interrogatoires fastidieux comme si le juge ou l'avocat souhaitaient une affirmation plus véridique ou sincère. Après avoir eu connaissance des deux billets interceptés, le juge reprit le questionnement.

Régulièrement, à midi, Marcel Bugnon a été amené de Bois-Mermet à la place du Château, dans une voiture pénitentiaire, avec un certain nombre de détenus.

Ils en repartaient vers 3 ou 4 heures.

Or, un après-midi, ce retour s'effectuait dans des conditions particulières. Les autres détenus de Bois-Mermet n'ayant pas encore été questionnés, on décidait de reconduire d'abord Marcel Bugnon. Il monte donc seul dans la voiture.

Ces voitures pénitentiaires sont divisées dans leur longueur par un couloir central, sur lequel s'ouvrent 10 cases:

5 à droite et 5 à gauche.

Les cases sont séparées les uns des autres par des cloisons, et elles ont une taille que le prisonnier doit s'y tenir assis.

Un garde est placé à l'extrémité qui surveille tout le couloir.

Marcel est introduit dans la troisième cellule de droite, puis la lourde voiture s'ébranle. Il se rend compte que l'on quittait la place du Château et que l'on passe par la rue de la Borde. Alors, vers le milieu de la montée, il appuie du pied droit, ainsi qu'il le faisait chaque fois, sur la plaque de tôle qui fermait sa cellule.

Tout de suite, quelque chose se déclenche, la plaque de tôle s'écarte insensiblement. Il constate qu'il se trouve juste entre les deux roues. Il attend, l'oeil aux aguets.

Au carrefour avec l'avenue du Vieux Moulin, la voiture s'arrête. Un camion bloquait la circulation.

Très vite, un encombrement de voitures s'est formé et que dire des transports publics. Marcel Bugnon passe et soulève davantage la tête, puis il sort péniblement.

On le voit gigoter et sortir du dessous du véhicule, et on s'esclaffe de rire, mais en peu de temps, Marcel Bugnon était déjà loin en direction de l'école de Bellevaux, puis la rue Aloïs-Fauquez.

Il avait fait quelques pas en courant, mais arrivé à l'un des carrefours, il se retourne, jette un regard circulaire, semble prendre le vent, comme quelqu'un qui ne sait encore trop quelle direction il va suivre.

Puis, résolu, il mit les mains dans ses poches, et de l'air insouciant d'un promeneur qui flâne, il continue de monter la route Aloïs-Fauquez. Le temps était doux, un temps heureux et léger. Les cafés étaient pleins.

Il s'assied à la terrasse de l'un d'eux, le Villeclair. Il commande un pot et un paquet de cigarettes. Il vide son verre à petites gorgées, fume tranquillement une cigarette, en allume une seconde. Enfin, il s'est levé, il prie le garçon de faire venir le gérant. Le gérant vient, et Marcel Bugnon lui dit, assez haut pour être entendu de tous...

S: Je suis désolé, Monsieur, j'ai oublié mon portemonnaie.  
Peut-être mon nom vous est-il assez connu pour que vous me consentiez un crédit de quelques jours:  
Stéfane Dafflon...

...

Le gérant le regarde, croyant à une plaisanterie,  
mais Stéphane répète...

S: Dafflon, je suis détenu à Bois-Mermet, actuellement  
en évasion. J'ose croire que mon nom vous inspire  
toute confiance...

...: Vous êtes... vous...

S: Oui !

...

Il s'éloigne au milieu des rires, sans que l'autre songe  
à réclamer. Il traverse la rue, puis il prend  
le chemin de Maillefer. Il poursuit paisiblement  
son cheminement, s'arrête parfois pour demander  
son chemin. Il fume d'autres cigarettes.

Il traverse la cité du Bugnon et il prend le chemin du Furet.  
Enfin, il se retrouve au chemin du Bois-Gentil, et il marche  
droit vers le portail de Bois-Mermet.

Les hauts murs moroses de la prison se dressaient devant lui.

Il arrive près du poste de garde...

R: C'est bien ici, la prison de Bois-Mermet ?

...: Oui !

R: Je désirerais regagner ma cellule. La voiture m'a laissé  
en route, et je ne voudrais pas abuser...

...: Dites donc, vous, passez votre chemin, et plus  
vite que ça !

R: Pardon !, mais c'est que mon chemin passe par  
cette porte... et si vous empêchez Marcel Bugnon de  
la franchir, cela pourrait vous coûter cher !

...: Marcel Bugnon ! Mais qu'est-ce que vous me chantez là ?

R: Je regrette de ne pas avoir ma carte...

...

Le garde le regarde des pieds à la tête, abasourdi. Puis, sans un mot, comme malgré lui, il active une alarme. La porte de fer s'entrebâille. Quelques minutes après, le directeur accourt, gesticulant et feignant une colère violente. Marcel Bugnon sourit et lui demande de ne pas jouer avec lui, que si on avait eu la précaution de le ramener en voiture, on aurait pu mieux faire, avec une limousine, par exemple. Il ajoute que l'on s'occupe de lui, car le jour où il voudra s'échapper, il n'aura besoin de personne.

Le surlendemain, le 24 Heures qui, décidément, devenait le moniteur officiel des exploits de Marcel Bugnon ou de Stéphane Dafflon suivant comment on voit les choses; le journal publiait les détails les plus complets sur cette tentative d'évasion: le texte même des billets échangés entre le détenu et sa mystérieuse amie... les moyens employés pour cette correspondance, la complicité de la police, la promenade de la route Aloïs-Fauquez, l'incident du café Villeclair, tout était dévoilé.

On savait que les recherches de l'inspecteur Dubois auprès des garçons de restaurant n'avaient donné aucun résultat. On apprenait en outre, cette chose stupéfiante, qui montrait l'infinie variété des ressources dont cet homme disposait: la voiture pénitentiaire dans laquelle on l'avait transporté...

C'était une voiture entièrement truquée, et sa bande l'avait substituée à l'une des six voitures habituelles qui composent le service des prisons. L'évasion prochaine de Marcel Bugnon ne faisait plus de doute. Lui-même, d'ailleurs, l'annonçait en termes catégoriques, comme le prouvait sa réponse à Monsieur Guillet, au lendemain de l'incident.

Le juge plaisantait sur son échec, il le regardait, et Marcel lui dit froidement que cette tentative d'évasion faisait partie de son plan d'évasion. S'il ne comprenait pas, tant pis.

Il ajoute qu'il n'assistera de toute façon pas à son procès. Les indiscretions inexplicables qui se commettaient chaque jour, et une telle assurance agaçaient et déconcertaient la justice. Il y avait là des secrets que Marcel Bugnon était seul à connaître, dont la divulgation ne pouvait provenir que de lui, mais dans quel but les dévoilait-il ?, et comment ?

On changeait même Marcel Bugnon de cellule.

Un soir, il descendait à l'étage inférieur.

De son côté, le juge bouclait son instruction et renvoyait l'affaire à la mise en accusation.

...

Puis rien ne s'est passé durant un mois. Marcel passait ses journées étendu sur son lit, le visage presque toujours tourné contre le mur. Ce changement de cellule semblait l'avoir abattu. Il refusait même de recevoir son avocat.

À peine échangeait-il quelques mots avec ses gardiens.

L'avant-veille de son procès, il parut se ranimer.

Il se plaignait du manque d'air. On le fait sortir dans la cour, le matin, de très bonne heure, flanqué de deux hommes. La curiosité publique ne s'était pas affaiblie.

Chaque jour, on avait attendu la nouvelle de son évasion.

On la souhaitait presque, tellement le personnage plaisait à la foule avec sa verve, sa gaité, sa diversité, son génie d'invention et le mystère de sa vie.

Marcel Bugnon devait s'évader. C'était inévitable, fatal.

On s'étonnait même que cela tarde si longtemps.  
 Tous les matins, le Préfet de police demandait à son secrétaire des nouvelles. Si Marcel n'était pas encore parti, c'est que ce serait pour le lendemain.  
 La veille du procès, un monsieur se présente dans les bureaux du 24 Heures. Il demande le rédacteur judiciaire et lui jette son message, puis s'éloigne rapidement.  
 Sur une carte, ces mots étaient inscrits:

*Marcel Bugnon tient toujours ses promesses.*

C'est dans ces conditions que les débats s'ouvraient.  
 L'affluence était énorme. Tout le monde voulait voir le fameux Marcel Bugnon qui se jouerait du président.  
 Il pleuvait ce jour-là. Dehors, le jour était sombre.  
 On voyait mal Marcel Bugnon lorsque les gardes l'ont introduit, cependant, on le reconnaissait bien à son attitude lourde, la manière dont il se laissait tomber à sa place avec une immobilité indifférente. Plusieurs fois, son avocat lui adressait la parole. Il hochait la tête et se taisait.  
 Le greffier a lu l'acte d'accusation, puis...

...: Accusé, levez-vous !

Ne recevant pas de réponse, il répète...

...: Votre nom ?, je vous demande votre nom !

D'une voix épaisse et fatiguée, il articule...

...: Boiron, Auguste.



*Il y a eu des murmures...*

*...: Boiron, Auguste ? Ah !, bien, un nouvel avatar comme c'est à peu près le huitième nom auquel vous prétendez, et qui est sans doute aussi imaginaire que les autres... Nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à celui, sous lequel vous êtes plus avantageusement connu : Stéphane Dafflon !*

*...*

*Le président consulte ses notes et reprend...*

*...: Malgré toutes les recherches, il a été impossible de reconstituer votre identité. Dans notre société moderne, vous semblez ne pas avoir de passé. Nous ne savons pas qui vous êtes, d'où vous venez. Vous jaillissez tout d'un coup, il y a trois ans. Vous vous révélez tout d'un coup Stéphane Dafflon. Les données que nous avons sur vous avant cette époque sont plus des suppositions, et faute de réelles preuves, nous en resterons là. Reconnaissez-vous l'exactitude de ces faits ?*

*...*

*Pendant ce discours, l'accusé s'était balancé d'une jambe sur l'autre, le dos rond, les bras inertes. Sous la lumière plus vive, on remarquait son extrême maigreur, ses pommettes étrangement saillantes, ses joues creuses, son visage marbré de petites plaques rouges, et encadré d'une barbe inégale.*

*La prison l'avait vieilli et considérablement flétri. Encore jeune il y a peu, il est devenu vieux en quelques semaines. Comment était-ce possible ?*

On ne reconnaissait plus la silhouette élégante et le jeune visage dont les journaux avaient si souvent publié le portrait sympathique. On pouvait donc douter que c'était Stéphane Dafflon et accepter que cet homme était bien Marcel Bugnon.

Et là, on aurait même dit qu'il n'avait pas entendu la question qu'on lui posait. Deux fois, elle lui a été répétée. Alors, il lève les yeux, paraît réfléchir, puis faisant un effort, il murmure...

...: Boiron, Auguste...

Le président se mit à rire...

...: Je ne me rends pas compte du système de défense que vous adoptez. Si c'est de jouer les imbéciles et les irresponsables, libre à vous. Quant à moi, j'irai droit au but sans me soucier de vos fantaisies...

...

Et le président entraînait maintenant dans le détail des vols, des escroqueries et faux reprochés. Parfois, il interrogeait l'accusé. Celui-ci poussait un grognement ou ne répondait pas. Puis le défilé des témoins commençait. Quand l'enquêteur principal Delaroché est entré, l'intérêt général se réveilla. Dès le début, l'enquêteur causait une certaine déception. Il avait l'air non pas intimidé, il en avait vu bien d'autres, mais inquiet et mal à l'aise. Plusieurs fois, il tournait les yeux vers l'accusé avec une gêne visible. Les deux mains appuyées à la barre, il racontait les incidents auxquels il avait été mêlé, dont sa poursuite en France, son escale à Marseille. On l'écoutait avec avidité, comme on écouterait le récit de passionnantes aventures.

Vers la fin, ayant fait allusion à ses entretiens avec Stéphane Dafflon, à deux reprises, il s'arrête, distrait, indécis. Il était clair qu'une autre pensée l'obsédait. Le président lui demande s'il se sent bien.

Delaroche répond qu'il se sent bien, et après une profonde respiration, il demande l'autorisation d'examiner l'accusé, car un mystère lui semble devoir être éclairci. On le lui accorde. Il s'approche, ausculte encore de toute son attention concentrée sur Marcel Bugnon, ou du moins Stéphane, puis il retourne à la barre, et là, d'un ton un peu solennel, il affirme alors que cet homme n'est pas Stéphane Dafflon. L'inspecteur affirmait posément que l'accusé ne pouvait être une autre personne. Delaroche insiste et décrit les différences de cet homme, et répète qu'il n'est pas Stéphane Dafflon. Des rires, des exclamations partaient de tous côtés. Le président fait demander le juge d'instruction, le directeur de Bois-Mermet, les gardiens, et il suspend l'audience.

À la reprise, Monsieur Baudois et le directeur Monsieur Guillet, mis en présence de l'accusé, déclaraient qu'il n'y avait entre Marcel Bugnon et cet homme que de très vagues traits de similitude et alors, le président demande qui est cet homme ?, et d'où vient-il ?, et surtout, comment se trouve-t-il entre les mains de la justice ?

On introduit les deux gardiens Dubois et Vonlanthen de Bois-Mermet. La contradiction est stupéfiante, ils reconnaissent le détenu, dont ils avaient la surveillance à tour de rôle. Le président respire, mais l'un des gardiens reprend à dire qu'en fin de compte, il n'est pas sûr, car depuis quelques mois, le détenu est resté cloîtré depuis qu'on l'avait changé de cellule.

Le directeur de la prison précise que cela avait été fait à la suite de la tentative d'évasion. Le président demande s'il y a pu avoir une substitution... chose qui s'avère tout à fait impossible, selon le directeur de la prison.

En désespoir de cause, le président se tourne vers l'accusé, et lui demande depuis quand il est en prison. Là, on aurait dit que ce ton bienveillant le motivait à répondre enfin. Il réussit à rassembler quelques phrases, d'où il ressortait ceci: un mois auparavant, il avait été amené au Dépôt. Il y avait passé une nuit et une matinée.

Possesseur d'une somme de 75 centimes, il avait été relâché, mais comme il traversait la cour, deux gardes le prenaient par sympathie et le conduisaient jusqu'à la voiture pénitentiaire. Depuis, il vivait dans la cellule 24, pas malheureux... "on y mange bien... on y dort pas mal..." Aussi n'avait-il pas protesté...

Tout cela paraissait vraisemblable. Au milieu des rires et d'une grande effervescence, le président renvoyait l'affaire à une autre session pour supplément d'enquête.

L'enquête établit tout de suite ce fait consigné sur le registre: 4 semaines auparavant, un nommé Boiron Auguste avait couché au dépôt. Libéré le lendemain, il quittait le dépôt à 14 heures. Or, ce même jour à 14 heures, interrogé pour la dernière fois, Marcel Bugnon sortait de l'instruction et repartait en voiture pénitentiaire.

Les gardiens avaient-ils commis une erreur ?

Trompés par la ressemblance, avaient-ils eux-mêmes, dans une minute d'inattention, substitué cet homme à leur prisonnier ?

La substitution était-elle été combinée d'avance ?

Auguste Boiron est passé au service anthropométrique: il n'y avait pas de fiche à son signalement. Du reste, on retrouvait aisément de ses traces où il était connu. Il vivait d'aumônes et couchait dans une cahutte de chiffonniers qui s'entassaient près de La Maladière. Depuis un an, il avait disparu. Avait-il été embauché par Stéphane Dafflon ?

Rien n'autorisait à le croire. Et quand bien même ça l'était, on n'en savait pas davantage sur la fuite du prisonnier. L'évasion seule ne faisait aucun doute. Le dénouement justifiait l'orgueilleuse prédiction de Marcel Bugnon: " *Je n'assisterai pas à mon procès.* "

Au bout d'un mois de recherches minutieuses, l'énigme se présentait avec le même caractère indéchiffrable. On ne pouvait donc pas garder indéfiniment ce pauvre Boiron. Sa mise en liberté a été signée par le juge d'instruction, mais le chef de la Sureté résolut d'établir autour de lui une surveillance active. L'idée provenait de Delaroche. De son point de vue, il n'y avait ni complicité ni hasard.

Boiron était un instrument dont Stéphane Dafflon avait joué avec son extraordinaire habileté. Boiron libre, on remonterait par lui jusqu'à Stéphane Dafflon ou du moins, jusqu'à quelqu'un de sa bande. Delaroche s'est adjoint les services de Vonlanthen et Dubois pour le suivre.

À sa sortie, Auguste Boiron paraissait embarrassé, et il marchait comme un homme qui n'a pas d'idées bien précises sur l'emploi du temps. Il a suivi la rue de Bois-Gentil et la route des Plaines du Loup. Devant la boutique d'un fripier, il vend son gilet pour quelques sous, puis il s'en va.

Il s'en va par l'avenue du Mont-Blanc, puis l'avenue Joinini, puis l'avenue de Beaulieu. Il traverse le pont Chauderon. À l'arrêt de la clinique Cécil, un bus s'arrête. Il a voulu y monter, mais il n'y avait pas de place.

Le contrôleur lui conseillait surtout de prendre un billet à l'automate. Il poursuit sa route par l'avenue du Ruchonnet. Delaroche rappelle ses deux hommes près de lui, et sans quitter de vue Boiron, il leur dit en hâte de revenir avec une voiture pour mieux le suivre. Les hommes obéissent. Auguste arrive enfin à la gare, et il entre dans la salle d'attente. L'idée de prendre un taxi se faisait plus pressante. Cependant, Delaroche entre dans la salle, il n'y avait personne. Quel idiot !

Elle communique d'une part avec le buffet de la Gare, mais également avec le parking souterrain... et donc, la rue du Simplon. Cela ne pouvait être autrement. Delaroche s'élançe. Il arrive juste à temps pour apercevoir Boiron qui montait dans un bus et qui repartait aussitôt en s'engageant sur l'avenue William Fraisse. Il court et tente de le rattraper. Il avait perdu ses deux agents. Il réussit à monter dans le bus à l'arrêt suivant.

Il était seul à continuer la poursuite. Dans sa fureur, il était sur le point de le prendre au collet sans plus de formalité. Il regardait Boiron. Il somnolait déjà sur la banquette et sa tête ballotait de droite et de gauche, la bouche entrouverte, son visage avait une incroyable expression de bêtise. Non, ce n'était pas là un adversaire capable de rouler Delaroche. Au carrefour avec l'avenue de Rhodanie, il change de bus pour aller vers Pully, par le quai de Belgique. Boiron ne descendait que devant la tour Haldinan. Ensuite, il s'en va au jardin du Denantou.

Il suivait un chemin puis un autre, et revenait sur ses pas, s'éloignait à nouveau. Que cherchait-il ?

Après une heure, il semblait fatigué, il s'assied sur un banc de la place de jeux. L'endroit est un peu caché parmi les arbres. Une demi-heure s'écoulait. Impatient, Delaroche résolut une approche, et prend place aux côtés de Boiron. Il allume une cigarette, fouille les arbres de son regard, et dit simplement qu'il ne fait pas chaud...

Soudain, dans le silence, un éclat de rire, mais un rire joyeux, heureux, le rire d'un enfant pris de fou rire et qui ne peut pas s'empêcher de rire. Delaroche sent ses cheveux se hérissier sur sa tête... D'un geste brusque, il saisit l'homme par sa veste et il le regarde profondément, violemment, mieux encore qu'il ne l'avait regardé aux assises...

En vérité, ce n'était plus l'homme qu'il avait vu. C'était un homme, mais c'était en même temps l'autre, le vrai. Il retrouvait la vie ardente dans ces yeux, il complétait ce visage, et surtout son expression aigüe, vivante, moqueuse, spirituelle, claire et jeune...

M: Stéphane... Stéphane Dafflon...

Et subitement, pris de rage, lui serrant la gorge, il tente de le renverser. Il avait lui aussi une vigueur peu commune, tandis que son adversaire semblait en assez mauvaise condition pour un âge qu'il n'avait pas. La lutte est courte.

Stéphane Dafflon se défend à peine, et aussi promptement qu'il avait attaqué, Delaroche lâchait prise.

Son bras droit pendait, inerte, engourdi...

S: Si l'on vous apprenait le jiu jitsu à l'école de Police, tu saurais que ce coup s'appelle udi-shi-ghi en japonais... Une seconde de plus, je te cassais le bras, et tu n'aurais eu que ce que tu mérites. Comment, toi, un ami que j'estime, devant qui je dévoile spontanément mon incognito, tu abuses de ma confiance ! C'est mal ! Eh bien !, quoi, qu'as-tu ?

...

Delaroche se taisait. Il se jugeait responsable de cette évasion. Elle lui semblait être la honte de sa carrière. C'était lui qui avait induit la justice en erreur avec sa déposition sensationnelle...

S: Eh !, bon Dieu, Delaroche, si tu n'avais pas parlé, je me serais arrangé pour qu'un autre parle. Pouvais-je admettre que l'on condamne Auguste ?

M: Alors, c'était toi qui étais là-bas ?, c'est toi qui es ici !

S: Moi, moi, toujours moi, uniquement moi...

M: Est-ce possible ?

S: Oh !, ce n'est pas sorcier !

M: Mais ton visage ?, tes yeux ?

S: Tu comprends bien que, si j'ai travaillé 8 mois au service de la morgue de Genève avec le docteur Dalladier, ce n'est pas par amour de l'art...

M: Pardon ?

S: J'ai pensé que celui qui aurait un jour l'honneur de s'appeler Stéphane Dafflon devait se soustraire aux lois ordinaires de l'apparence et de l'identité ! La métamorphose a été progressive !

M: Mais Auguste Boiron...

...



S: Boiron existe. C'est un pauvre type innocent que j'ai rencontré l'an dernier, et qui a une certaine analogie sur ma personne, en prévision d'une arrestation toujours possible...

M: Pas possible...

S: Mais si, crois-moi !

M: Hum...

S: Et voilà bien l'erreur grossière où vous êtes tombés, toi et les autres, dans cette partie passionnante que la justice et moi nous avons engagée, et dont l'enjeu était ma liberté....

...

Et avec l'accent de Marcel Bugnon...

B: Sapristi, comprends donc que pour m'évader... sans m'évader, il fallait que l'on croie à l'avance à cette évasion, que c'était une vérité éclatante comme le soleil. Et ça l'était. Stéphane Dafflon s'évaderait, Stéphane Dafflon n'assisterait pas à son procès !

S: Et quand tu t'es levé pour dire:

"Cet homme n'est pas Stéphane Dafflon",

il aurait été surnaturel que tout le monde ne croie pas immédiatement que je n'étais pas Marcel Bugnon.

Qu'une seule personne doute: "Et si c'était Stéphane Dafflon ?" à la minute même, j'étais perdu...

Il suffisait de se pencher vers moi, non pas avec l'idée que je n'étais pas Marcel Bugnon, comme tu l'as fait, toi et les autres, mais avec l'idée que je pouvais être Marcel Bugnon, et malgré toutes mes précautions, on me reconnaissait, mais j'étais tranquille. Logiquement, psychologiquement, personne ne pouvait avoir cette simple petite idée...

...

Puis il saisit tout à coup la main de Delaroche...

S: Voyons, Delaroche, avoue que 8 jours après notre entrevue dans la prison de Bois-Mermet, tu m'as attendu à 16 heures, chez toi, comme je t'en avais prié...

M: Oui..., et ta voiture pénitentiaire ?

S: Du bluff !, ce sont mes amis qui ont substitué et rafistolé cette ancienne voiture hors d'usage et qui voulaient tenter le coup... Je savais qu'il fallait un concours de circonstances exceptionnelles, et j'ai trouvé cette tentative d'évasion utile. Une première évasion audacieusement combinée donnait à la seconde une autre valeur...

M: De sorte que le reste...

S: Tout a été machiné par moi...

...

Delaroche réfléchit un instant...

M: Comment se peut-il qu'au service d'anthropométrie, quand on a pris la fiche de Boiron, on ne se soit pas aperçu qu'elle coïncidait avec la tienne ?

S: La fiche de Stéphane Dafflon n'existe pas !

M: Allons donc !

S: Ou du moins, elle est fausse !

M: Forcément...

...

S: Avant même mon retour de Marseille, un des employés du service acceptait d'y inscrire de fausses mesures. La fiche Boiron ne devait donc pas coïncider avec ma fiche...

Un silence, puis Delaroche demande...

M: Et maintenant que vas-tu faire ?

S: Maintenant, je vais me reposer, je vais retrouver ma Camélia, suivre un régime de suralimentation et peu à peu redevenir moi. C'était très bien d'être Boiron ou tel autre, de changer de personnalité comme de chemise et de choisir son apparence, sa voix, son regard, son écriture, mais il arrive que l'on ne s'y reconnaisse plus... J'éprouve ce que devait éprouver l'homme qui a perdu son ombre. Je vais me rechercher... et me retrouver...

...

Stéfane s'est ensuite promené de long en large avant de s'arrêter devant Delaroche...

S: Nous n'avons plus rien à nous dire, je crois ?

M: Si, je voudrais savoir si tu révéleras la vérité sur ton évasion... l'erreur que j'ai commise...

S: Oh !, personne ne saura jamais que c'est Stéphane Dafflon qui a été relâché. J'ai trop d'intérêt à accumuler autour de moi les ténèbres les plus mystérieuses. Ne crains rien, l'ami, et adieu...

M: Adieu ?

S: Je dîne en ville ce soir, et je n'ai que le temps de m'habiller...

M: Je te croyais si désireux de repos !

S: Hélas !, il y a des obligations auxquelles on ne peut se soustraire. Le repos commencera demain...

M: Et où dînes-tu donc ?

S: À l'ambassade d'Angleterre à Berne...

M: Je t'y retrouve pour t'y pêcher !

...

S: Pouah !, laisse-moi rire... encore faudrait-il que tu me retrouves parmi les invités !

M: Si je comprends bien, j'ai perdu d'avance !

S: Oui !, mais tu peux quand même essayer...

M: Déguerpis avant que je change d'avis...

...

Stéfane s'en est allé non sans faire une courbette. Il est reparti par l'un des chemins pour rejoindre l'avenue du Denantou au nord du parc. Tout naturellement, il est monté dans le premier bus pour descendre 800 mètres plus loin. Là, il est descendu dans les entrailles de la ville pour prendre le métro. Après 18 minutes, il était au terminal de Épalinges. Là, il pouvait profiter de se défaire de son maquillage, se rafraichir les idées, et prendre un bon café avec une brioche.

Après ça, il s'en va à pied jusqu'au garage Peugeot où une voiture l'attendait. Stéfane a pu récupérer sa voiture emmenée là quelques jours plus tôt par Dominic pour effectuer un grand service. C'est qu'il en fait des kilomètres ! Tout était arrangé et payé d'avance. Il fallait reprendre gout à la vie ordinaire. C'est bien sûr par les petites routes qu'il s'en va en roulant tout gentiment: Épalinges, Froiderville, Bottens, Poliez-le-Grand, Échallens.

Il se rend alors au centre commercial où il parque sa voiture, puis il s'en va à l'auberge du Cheval Blanc. Là, il monte à la chambre 103. Il frappe trois coups...

...: Quoi qui se passe ?

S: Sous le soleil d'été, tombe la neige...

...: La neige va fondre tout l'été...

S: J'irais faire du ski sur le lac...

....: Stéphane ?

S: Vincent ?

V: Ouais...

S: Eh... salut...

V: Comment vas-tu ?

S: On fait aller... je suis "out" !

...

V: Eh bien, repose-toi, reste ici tant que tu veux...

S: Merci...

...

V: Le patron est prévenu... repose-toi bien...

S: J'y veillerai...

V: Euh, je vais voir Camélia...

S: Dis-lui de venir dès demain...

V: No problémo ! À plus !

A: À plus !

...

Vincent s'en est allé, et il est retourné chez lui.

Il a appelé Camélia pour lui dire que son Stéphane était bien portant et qu'il avait toutefois besoin de repos et un peu de temps pour reprendre des plumes.

Dès les jours suivants, les journaux ont relaté un fait bien ordinaire sans trop s'étendre sur le sujet. Ce n'était pas nécessaire de trop en dire sur ce qui restera quelque chose de banal.

. . .

Deux jours plus tard, un autre individu venait à l'auberge...

S: Oui ?

...: Fait froid dehors, le soleil rayonne...

S: C'est l'été, il neige...

...: J'irais à la plage avec ma doudoune...

S: Eh...

...

D: Salut, Stéphane...

S: Salut, Dominic...

D: Comment va ?

S: Va mieux, va mieux...

D: On a été génial... tu as été génial...

S: Toi aussi...

D: Boiron Auguste... j'ai bien eu peur à un moment...

S: Ça s'est bien passé...

D: Oui... j'ai vu la prison... ça ne me dit pas  
d'y retourner...

S: On va éviter... Delaroche est finaud et il faut se  
méfier... on va devoir y réfléchir à 4 fois !

D: Mouais, c'est vrai, mais il y a Vincent...

S: Ouais, sacré Vincent...

...

S: Et Camélia ?

D: Elle arrive bientôt...

S: Génial, mon gars !

D: Tu as meilleure mine !

S: Il en faut peu pour me changer !

D: Mouais, c'est vrai...

S: Et à la maison ?

D: Ça va, y plus trop à faire à la femme...  
Tu ne t'ennuies pas trop, ici ?

S: Non, je me suis bien reposé, je vais pouvoir recommencer  
à travailler...

D: Super... le patron sera content !

S: Et toi, ça va ?

D: J'ai la forme...

S: Bien...

D: Bon, c'est pas tout ça, faut que j'y retourne, moi aussi...

S: Ouais, et dès que tu connais le menu du jour,  
tu me le fais savoir...

D: Oui, mais à quoi bon ?

S: Sait-on jamais...

D: Eh, ce n'est pas le moment de changer de partenaire  
de cuisine...

S: Certes, non, mais...

D: Aurais-tu déjà des vues ?

S: Pour cela, apporte-moi les journaux !

D: Ne veux-tu pas descendre ?

S: Je ne suis pas prêt...

D: Bon, je te laisse...

S: C'est cela...

...

Stéfane a pu se ressourcer sans être dérangé.

## Chapitre 2 : La dame blonde

Un 8 décembre, Monsieur Grunder, professeur de mathématiques, déniché dans le fouillis d'un marchand de bric-à-brac, un petit secrétaire en acajou qui lui a plu par ses nombreux tiroirs. Il se disait que c'était tout à fait ce qu'il fallait pour l'anniversaire de sa fille Suzanne. Et comme il s'ingéniait à faire plaisir à sa fille dans la mesure de ses modestes ressources, il a marchandé le prix pour la somme de 75 francs, avec la livraison.

L'aventure devient cocasse lorsqu'au moment où il donnait son adresse, un jeune homme élégant qui furetait déjà a aperçu le meuble et demande le prix au marchand... qui lui réplique qu'il est vendu. Maurice Grunder le salue et il se retire, bien content d'avoir ce meuble qu'un autre le convoitait. Il n'avait pas fait dix pas dans la rue qu'il est rejoint par le jeune homme qui, d'un ton de parfaite courtoisie...

...: Je vous demande infiniment pardon, Monsieur...

Je vais vous poser une question indiscreète...

Cherchiez-vous ce secrétaire plus spécialement qu'autre chose ?

M: Non, c'est vrai, mais j'ai pris ce meuble qui plaira sûrement à ma fille...

...: Par conséquent, vous n'y tenez pas tant...

M: Si, j'y tiens, voilà tout...

...: Cependant, consentiriez-vous à l'échanger contre un secrétaire aussi commode en meilleur état ?

...



M: Celui-ci est en bon état, et l'échange me paraît bien inutile...

...

Maurice Grunder est un homme facilement irritable et de caractère ombrageux. Il répond sèchement de ne plus insister. L'inconnu se plante devant lui pour lui proposer l'achat du double, et comme Grunder ne réagit pas, il propose le triple, mais Grunder hausse le ton pour dire que le meuble lui appartient et qu'il n'est pas à vendre. Le jeune homme le regarde fixement d'un air que Monsieur Grunder ne devait pas oublier, puis, sans rien dire, il tourne sur ses talons et s'éloigne.

Une heure après, on livrait le meuble à la rue des Cerisiers. Suzanne était une jolie créature, expansive et heureuse. Elle se jette au cou de son père et l'embrasse avec autant de joie que s'il lui avait offert un cadeau royal. Le soir même, avec l'aide de la bonne, Suzanne nettoie les tiroirs, puis elle y range soigneusement ses affaires.

Le lendemain, à 7h30, Monsieur Grunder se rend au lycée. À 10h00, à son habitude quotidienne, Suzanne l'attendait à la sortie. Ils rentraient ensemble. Oui, son nouveau meuble lui plaisait bien. Ils traversent le jardin qui précède la maison. Maurice Grunder propose d'aller le voir avant de dîner. Elle monte la première, mais, arrivée au seuil de sa chambre, elle pousse un cri d'effarement. À son tour, Maurice entre dans la chambre... Le secrétaire n'y était plus !

Étonnante chose, tout le contenu du secrétaire de Suzanne se retrouvait bien rangé sur son lit.

En l'absence de Suzanne, et tandis que la bonne faisait son marché, un commissionnaire que des voisins avaient vu, a sonné par deux fois. Les voisins, ignorant que la bonne était à l'extérieur, n'ont eu aucun soupçon, de sorte que l'individu a effectué sa besogne dans la plus absolue quiétude. À remarquer ceci: strictement rien n'a été fracturé ou dérangé.

Le mobile du vol était donc nettement déterminé, ce qui rendait le vol d'autant plus inexplicable, car enfin, pourquoi courir tant de risques pour un meuble ? Le seul indice que pouvait fournir le professeur était l'incident de la veille avec le jeune homme qui lui avait semblé contrarié de ne pas pouvoir lui racheter le meuble. On interroge le marchand.

Il ne connaissait ni l'un ni l'autre de ces messieurs. Monsieur Grunder restait persuadé qu'il avait subi un dompage énorme. Il pensait qu'une fortune devait être dissimulée dans le double fond d'un tiroir, et c'était la raison pour laquelle le jeune homme, connaissant la cachette, avait agi ainsi...

Suzanne demande ce qu'ils auraient fait d'une telle fortune... et son père lui répond que cela aurait servi à sa dot. Suzanne, qui bornait ses prétentions à son cousin Philippe, lequel était un parti pitoyable, soupirait amèrement. Et dans la petite maison de Payerne, la vie continuait, moins gaie, moins insouciant, assombrie de regrets et de déceptions.

...

Deux mois passent, et coup sur coup, arrive une suite d'évènements imprévus faits d'heureuses chances et de catastrophes...

Le 1er février, à 17h30, Maurice qui venait de rentrer avec le journal en main, s'assied, met ses lunettes et commence la lecture. La politique ne l'intéressant pas, il tourne la page. Aussitôt, un article attire son attention, intitulé:

« Au troisième tirage de la loterie des Associations de la Presse, le numéro 514-523, gagne un million... »

Le journal lui glisse des doigts. Les murs vacillent devant ses yeux, et son cœur cesse de battre.

Le numéro 514-523, c'était son numéro !

Il l'avait acheté par hasard, pour rendre service à l'un de ses amis, car il ne croyait guère aux faveurs du destin... et voilà qu'il gagnait !

Mais le billet, où était-il ?

Il bondit à son cabinet de travail pour y chercher la boîte d'enveloppes parmi lesquelles il avait glissé le précieux billet. Il s'arrête net, chancelant de nouveau et le cœur contracté, la boîte d'enveloppes ne se trouvait pas là, et, chose terrifiante, il se rendait subitement compte qu'elle n'était pas là !

Depuis des semaines, il ne l'apercevait plus devant lui aux heures où il corrigeait les devoirs de ses élèves !

Il appelle sa fille Suzanne. Elle arrive en courant, monte précipitamment. Il bégaye alors d'une voix étranglée...

M: Suzanne... la boîte... la boîte d'enveloppes !?

Celle du Louvre... que j'avais rapportée... et qui était au bout de cette table...

S: Mais rappelle-toi, père... c'est ensemble que nous l'avons rangée... le soir... la veille du jour...

M: Mais où ?... réponds... tu me fais mourir...

S: Où ? ... dans le secrétaire... qui a été volé !

M: Dans le secrétaire qui a été volé !, Ahhhh !

...

Il répète ces mots tout bas, avec une sorte d'épouvante. Puis il lui saisit la main, et d'un ton plus bas encore...

M: Elle contenait un million, ma fille...

S: Ah !, père, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

M: Un million !, c'était le numéro gagnant de la Loterie. Le tirage vient d'avoir eu lieu...

...

L'énormité du désastre les écrasait, et longtemps, ils ont gardé un silence qu'ils n'avaient pas le courage de rompre. Enfin, Suzanne pense que l'on va tout de même le payer, mais le billet n'avait pas été acheté par lui, et logiquement, c'est maintenant le voleur qui va empocher le gain. Oui, ce serait abominable. Grunder se lève, frappe du pied et décide alors de tout faire pour faire valoir ses droits.

Quelques minutes plus tard, il expédiait ce message:

« Administrateur du Crédit Foncier, rue Capucines, Lausanne.  
Je suis le possesseur du numéro 514-523, et je mets opposition par toutes voies légales à toute réclamation étrangère.  
Maurice Grunder. »

Presque en même temps, cet autre message parvenait au Crédit Foncier:

« Le numéro 514-523 est en ma possession. Marcel Bugnon. »

Des recherches sont aussitôt opérées par le Crédit Foncier. Il résulte que le numéro 514-523 avait été délivré par l'intermédiaire du Crédit Lyonnais, succursale de Payerne, à Monsieur Eugène Bressy. Or, Monsieur Bressy est décédé en janvier lors d'une chute de cheval. On apprend par des camarades auxquels il s'était confié que, quelque temps avant, il avait cédé son billet à un ami...

Et c'est Monsieur Grunder qui affirmait l'être à l'administrateur du Crédit Foncier... mais se dire l'ami de Eugène Bressy ne suffisait pas... il fallait le billet, point à la ligne. Et quand bien même si une lettre de Eugène affirmait avoir donné son billet à son ami... il n'avait pas non plus cette lettre.

Marcel Bugnon la communiquait, lui, dans une note insérée dans le journal 24 Heures... journal qui a l'honneur d'être son organe officiel, et dont il est, paraît-il, un des principaux actionnaires, dit-on... Une note annonce qu'il remettait la lettre entre les mains de Maître Dougoud, son avocat-conseil.

Maître Dougoud n'avait jamais eu le plaisir de rencontrer Marcel Bugnon, et il le regrettait vivement, mais il venait en effet de recevoir ses instructions. Très touché d'un choix dont il sentait tout l'honneur, il comptait défendre vigoureusement le droit de son client. Il ouvre donc un nouveau dossier et sans détour, il exhibe la lettre de Monsieur Bressy.

Elle prouvait bien la cession du billet, mais ne mentionnait pas le nom de l'acquéreur.

« Mon cher ami... », disait-elle simplement...

Maurice Grunder ne faisait que se répéter que Monsieur Bressy était son ami, et Marcel Bugnon avait volé le meuble de sa fille en laissant tout le contenu sauf une boîte qui contenait le billet. On avait beau lui objecter que son adversaire, en emportant le meuble, ignorait la présence d'un billet de loterie, et que nul en tout cas ne pouvait prévoir que ce billet gagnerait le gros lot, il gémissait...

D: Allons donc, il le savait !, sinon pourquoi se serait-il donné la peine de prendre ce misérable meuble ?

M: Pour des raisons inconnues, mais certes pas pour s'emparer d'un chiffon de papier qui valait alors la modeste somme de 20 francs. La somme d'un million ! Il le savait...  
Il sait tout ! Ah !, vous ne le connaissez pas, le bandit ! Il ne vous a pas frustré d'un million, vous !

...

Le dialogue aurait pu durer longtemps, mais le douzième jour, Maurice Grunder reçoit de Marcel Bugnon une lettre qui portait la mention « confidentielle ».

Il l'a lue, avec une inquiétude croissante...

« Monsieur, la galerie s'amuse à nos dépens. N'estimez-vous pas le moment venu d'être sérieux ? J'y suis, pour ma part, fermement résolu. La situation est nette: je possède un billet que je n'ai pas, moi, le droit de toucher, et vous, vous avez le droit de toucher un billet que vous ne possédez pas.

Donc nous ne pouvons rien l'un sans l'autre. Or, ni vous ne consentiriez à me céder VOTRE droit, ni moi à vous céder MON billet. Que faire ? Je ne vois qu'un moyen, séparons. Un demi-million pour vous, un demi-million pour moi. N'est-ce pas équitable ?

Et ce jugement de Salomon ne satisfait-il pas à ce besoin de justice qui est en chacun de nous ?

Solution juste, mais solution immédiate. Ce n'est pas une offre que vous ayez le loisir de discuter, mais une nécessité à laquelle les circonstances vous contraignent à vous plier. Je vous donne 3 jours pour réfléchir.

Vendredi matin, j'aime à croire que je lirai, dans les petites annonces de 24 Heures, une note discrète adressée à moi et contenant, en termes voilés, votre adhésion pure et simple au pacte que je vous propose. Moyennant quoi, vous rentrez en possession immédiate du billet et touchez le million, quitte à me remettre cinq-cent-mille francs par la voie que je vous indiquerai ultérieurement. En cas de refus, j'ai pris mes dispositions pour que le résultat soit identique. Mais, outre les ennuis très graves que vous causerait une telle obstination, vous auriez à subir une retenue de vingt-cinq-mille francs pour frais supplémentaires.

*Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux. Marcel Bugnon. »*

*Exaspéré, Maurice Grunder commit la faute énorme de montrer cette lettre et d'en laisser prendre copie. Son indignation le poussait à toutes les sottises, même devant l'assemblée des reporters...*

*...*

*Le vendredi, on s'arrache le 24 Heures, et on scrute fiévreusement la cinquième page aux petites annonces. Pas une ligne n'était adressée à Monsieur Bugnon. Monsieur Grunder répondait par le silence.*

*Au soir, on apprenait par le journal télévisé l'enlèvement de Mademoiselle Grunder. Ce qui nous réjouit dans ce que l'on pourrait appeler les spectacles de Marcel Bugnon, c'est le rôle éminemment comique de la police. Tout se passe en dehors d'elle.*

*Et pourtant elle se démenne, la police !*

*On perquisitionnait de tous côtés, on interrogeait les employés des magasins. Ils n'avaient rien remarqué ce jour-là qui aurait pu se rapporter à l'enlèvement d'une jeune fille.*

*Cependant, à Estavayer-le-Lac, un épicier déclarait qu'il avait fourni des boissons à un automobiliste qui arrivait de Lausanne. Outre le chauffeur, à l'intérieur une dame excessivement blonde, précisait le témoin.*



Une heure plus tard, l'automobile revenait de Payerne. Un ralentissement a permis à l'épicier de constater, à côté de la dame blonde déjà entrevue, la présence d'une autre dame, entourée de châles et de voiles. Nul doute que ce n'était pas Suzanne Grunder. Il fallait supposer que l'enlèvement avait eu lieu en plein jour, sur une route très fréquentée, au centre même de la ville ! Comment ? À quel endroit ?

Pas un cri n'avait été entendu, pas un mouvement suspect n'ait été observé. L'épicier a donné le signalement de l'automobile, une belle Peugeot bleu foncé. À tout hasard, on s'informait auprès du Grand'Garage, qui s'est fait une spécialité de location de voitures avec chauffeur.

Le vendredi matin, en effet, on avait loué pour la journée une Peugeot à une dame blonde que l'on n'avait du reste pas revue. Quant au chauffeur, c'était un dénommé Ernest, engagé la veille, et s'il avait ramené la voiture, il n'était pas revenu travailler. Et pour ce qui en est de ses références, on se rendait chez ces personnes.

Aucune d'elles ne connaissait le dénommé Ernest.

Maurice Grunder n'était pas de force à soutenir une bataille qui commençait de façon si désastreuse. Inconsolable depuis la disparition de sa fille, empli de remords, il capitule.

Une petite annonce parut dans le 24 Heures, et que tout le monde a commenté, affirmait sa soumission pure et simple, sans arrière-pensée.

Et c'est ainsi que deux jours après, Monsieur Grunder traversait la cour du Crédit Foncier. Introduit auprès de l'administrateur, il tend le billet portant le numéro 514-523. L'administrateur sursaute à sa vue... et Grunder avait aussi la lettre de Monsieur Bressy.

L'administrateur est rassuré, mais il demande à vérifier, comme toujours. Il est des secrets qui se dévoilent sans qu'aucune indiscretion soit commise, et l'on apprenait soudain que Marcel Bugnon avait eu l'audace de renvoyer à Maurice Grunder le billet numéro 514-523 !

Marcel Bugnon désarçonné, dépouillé par lui-même, pris dans l'engrenage de ses combinaisons, ne touchant pas un traitre sou du million convoité... du coup, les rieurs passaient dans l'autre camp. Mais il fallait retrouver Suzanne. Et on ne la retrouvait pas, et pas davantage, elle ne s'échappait !

Soit, disait-on, le point est acquis, Marcel Bugnon gagne la première manche, mais le plus difficile est à faire !

Mademoiselle Grunder est entre ses mains, nous l'accordons, et il ne la remettra que contre cinq-cent-mille francs.

Mais où et comment s'opèrera l'échange ?

Pour que cet échange s'opère, il faut qu'il y ait rendez-vous, et alors, qui empêche Monsieur Grunder d'avertir la police, et par là, de reprendre sa fille tout en gardant l'argent ?

On interviewe alors le professeur. Très abattu, désireux de silence, il demeurerait impénétrable à toutes questions. On assiégeait Maître Dougoud. Même discrétion avec une affectation de gravité, ne voulant et ne pouvant rien dévoiler. Marcel Bugnon disposait et resserrait les mailles de ses filets, pendant que la police organisait autour de Monsieur Grunder une surveillance.

On examinait les trois seuls dénouements possibles: l'arrestation, le triomphe, ou l'avortement ridicule et piteux.

Mais il arrive que la curiosité du public ne soit satisfaite que de façon partielle, et c'est le mardi 12 mars que Monsieur Grunder a reçu sous une enveloppe d'apparence ordinaire, un avis du Crédit Foncier.

...

Le jeudi, à 13h00, il prenait le train pour Lausanne. À 14h00, les mille billets de mille francs lui ont été délivrés. C'est une image, cela va de soi.

Cet argent, n'était-ce pas la rançon de Suzanne ?, et deux hommes s'entretenaient dans une voiture arrêtée à une distance du grand portail. C'était l'enquêteur principal Maximine Delaroche qui se trouvait être sur les traces de Marcel Bugnon.

Delaroche était avec son collègue Dupertuis. Il leur fallait ce Marcel Bugnon au moment où il troquerait le demi-million, mais il fallait jouer avec Stéphane Dafflon, et avec lui, le monde est renversé !

Une minute s'écoule... Monsieur Grunder sort. À l'extrémité de la rue, il prend le boulevard, du côté gauche. Il s'éloigne lentement, le long des magasins, et regarde les vitrines. Cela paraissait bien étrange comme attitude.

Puis Monsieur Grunder se dirige vers un kiosque, choisit des journaux, paie, déplie l'une des feuilles, et les bras étendus, tout en s'avançant à petits pas, se met à lire.

Étrange situation !

Soudain, d'un bond, il monte dans une automobile qui stationnait au bord du trottoir.

Le moteur était en marche, car elle partit rapidement, doublant bien des voitures et... d'isparut...

Maximime n'était pas très heureux. Il s'était élancé, et d'autres hommes couraient, en même temps que lui, mais il éclate de rire. À l'entrée de l'avenue, l'automobile était arrêtée, en panne, et Monsieur Grunder en descendait... Maximime fait remarquer que le chauffeur peut être ledit Ernest. Mais pendant ce temps, sans perdre une minute, Monsieur Grunder avait sauté dans la première voiture qui passait. Vincent s'occupait vite du chauffeur, un nommé Gaston, employé à la compagnie des taxis. 10 minutes auparavant, un monsieur l'avait retenu et lui avait dit d'attendre "prêt à démarrer" près du kiosque, jusqu'à l'arrivée d'un autre monsieur... qui lui avait juste demandé de rouler jusqu'ici... Maximime a compris qu'ils avaient été grugés.

Plus tard, le professeur Grunder descend à la place Bel-Air, prend une autre voiture et se fait conduire à l'avenue de Cour, puis à l'avenue de l'Élysée. À l'angle de l'avenue Fantaisie qui est coupée de l'avenue du Servan, il entre. Il monte au premier étage et sonne. Un Monsieur lui ouvre. Il demande si Maître Dougoud est là, et c'était justement lui qui avait ouvert. Grunder s'annonce. L'avocat l'attendait. Quand Monsieur Grunder pénètre dans le bureau, Monsieur Grunder s'assied, s'éponge le front, regarde sa montre, anxieusement, demande s'il va venir... L'avocat était bien curieux de le savoir, mais il y a une politesse qui fait que si l'on est en retard, on prévient, or on ne l'avait pas informé dans ce sens. De plus, la maison était surveillée. Quant à lui, Grunder avait obéi aux ordres, et il espère maintenant revoir sa fille.

Maurice sort de sa poche le papier valeur pour encaisser l'argent à la banque en le plaçant ici ou là, en l'alignant au bord de la table, puis ils se taisent.

De temps à autre, Maurice prêtait l'oreille... et n'avait-on pas sonné ? Eh non... Avec les minutes, son angoisse augmentait, et Maître Dougoud aussi éprouvait une impression presque douloureuse. Un moment, même l'avocat perdit tout sang-froid. Il se lève brusquement et déclare qu'il ne viendra pas... et Monsieur Grunder riposte à son tour pour qu'il vienne...

La porte s'ouvre... Quelqu'un se tenait sur le seuil, un homme jeune, élégamment vêtu, en qui Monsieur Grunder reconnut aussitôt l'individu qui l'avait abordé près de la boutique de bric-à-brac, à Payerne. Il bondit vers lui...

M: Et Suzanne ? Où est ma fille ?

...

Marcel Bugnon ferme la porte soigneusement, et tout en défaisant revenant vers eux, il dit à l'avocat...

S: Cher maître, veuillez excuser mon petit retard, dû à des contraintes de circulation routière...  
Puis, je ne saurais trop vous remercier de la bonne grâce avec laquelle vous avez consenti à défendre mes droits.  
Je ne l'oublierai pas...

D: Excusez-moi, mais vous n'avez pas sonné...  
je n'ai pas entendu la porte...

S: Les sonnettes et les portes sont des choses qui doivent fonctionner sans qu'on ne les entende.  
Me voilà tout de même, c'est l'essentiel !

...

M: Ma fille ! Suzanne ! Qu'en avez-vous fait ?

S: Mon Dieu, Monsieur, que vous êtes pressé.

Allons, rassurez-vous, encore un instant et  
Mademoiselle votre fille sera dans vos bras...

...

Marcel Bugnon se promène, puis avec le ton d'un grand seigneur qui distribue des éloges...

S: Monsieur Grunder, je vous félicite de l'habileté avec laquelle vous avez agi... Maintenant, le million est là... ne perdrons pas de temps... permettez ?

...

Maitre Dougoud objecte...

D: Mais Mademoiselle Grunder n'est pas arrivée...

S: Eh bien ?

D: Eh bien, sa présence n'est-elle pas indispensable ?

...

S: Je comprends ! Je n'inspire qu'une confiance relative.

J'empoche le demi-million et ne rend pas l'otage.

Ah, mon cher maitre, je suis un grand méconnu !

Parce que le destin m'a conduit à des actes de nature un peu... spéciale, on suspecte ma bonne foi... à moi !

Moi qui suis l'homme du scrupule et de la délicatesse !

D: Ma foi...

S: Votre foi... d'ailleurs, mon cher maitre, si vous avez peur, ouvrez votre fenêtre et appelez. Il y a bien une douzaine d'agents dans la rue !

...

Marcel Bugnon écarte sur le rideau...

S: Je crois Monsieur Grunder incapable de dépister Delaroche... que vous disais-je ? Le voici, ce brave ami !

M: Est-ce possible ! Je vous jure, cependant...

S: Que vous ne m'avez pas trahi ? Je n'en doute pas, mais les gaillards sont habiles. Tenez, Vincent que j'aperçois ! Et Gêrôme ! Et Didier ! Tous mes bons camarades, quoi !

...

Maitre Dougoud le regardait avec surprise.  
Quelle tranquillité !

Il riait d'un rire heureux, comme s'il se divertissait à quelque jeu d'enfant et qu'aucun péril ne l'ait menacé. Plus encore que la vue des agents, cette insouciance rassura l'avocat. Il s'éloigne de la table où se trouvait le papier valeur. Pour résoudre le partage, Maitre Dougoud devait consentir à jouer l'intermédiaire.

Avec sa signature, la signature de Monsieur Grunder, valide un autre papier valeur représentant la moitié du million, soit 500'000 francs, mais Marcel Bugnon dépose alors un paquet de billets...

S: La part d'honoraires de Monsieur Grunder, mon cher maître, et celle de Marcel Bugnon.  
Nous vous devons bien cela...

D: Vous ne me devez rien !

S: Comment ? Et tout le mal que nous vous causons !

D: Et tout le plaisir que je prends à me donner ce mal !

...

S: C'est-à-dire, mon cher maître, que vous ne voulez rien accepter de Marcel Bugnon. Voilà ce que c'est d'avoir une mauvaise réputation...

...

Il tend les 50'000 francs au professeur...

S: Monsieur, en souvenir de notre bonne rencontre, permettez-moi de vous remettre ceci: ce sera mon cadeau de noces à Mademoiselle Grunder...

...

Maurice Grunder prend vivement les billets, mais il proteste...

M: Ma fille ne se marie pas !

S: Elle ne se marie pas si vous lui refusez votre consentement, mais elle brûle de se marier...

M: Qu'en savez-vous ?

S: Je sais que les jeunes filles font souvent des rêves. Heureusement qu'il y a de bons génies qui s'appellent Marcel Bugnon, et qui, dans le fond des secrétaires, découvrent le secret de ces âmes charmantes...

D: Vous n'y avez pas découvert autre chose ?

J'avoue que je serais fort curieux de savoir pourquoi ce meuble a fait l'objet de vos soins...

S: Raison historique, mon cher maître. Bien que, contrairement à l'avis de Monsieur Grunder, il ne contient aucun autre trésor que le billet de loterie, et cela, je l'ignorais, j'y tenais et je le recherchais depuis longtemps. Ce secrétaire, en bois d'if et d'acajou, décoré de chapiteaux à feuilles d'acanthé, il fut retrouvé dans la petite maison discrète qu'habitait Marie Walesha à Chevroux...



D: Et alors ?

S: Il porte l'inscription sur l'un des tiroirs:

« Dédié à Marie, par son très fidèle serviteur, Marc. »  
gravés à la pointe d'un couteau...

D: Ah...

S: Par la suite, on l'a fait recopier sans l'inscription, donc ce n'était qu'une copie imparfaite de celui qui désormais fait partie de ma collection !

M: Hélas ! Si j'avais su, chez le marchand, avec quelle hâte je vous l'aurais cédé !

Marcel Bugnon dit en riant...

S: Et vous auriez eu, en outre, cet avantage appréciable de conserver, pour vous seul, le billet numéro 514-523...

M: Ce qui ne vous aurait pas conduit à enlever ma fille que tout cela a dû bouleverser...

S: Tout cela ?

M: Cet enlèvement...

S: Mais, mon cher Monsieur, vous faites erreur. Mademoiselle Grunder n'a pas été enlevée...

M: Ma fille n'a pas été enlevée !?

...

S: Nullement ! Qui dit enlèvement, dit violence.

Or, c'est de son plein gré qu'elle a servi d'otage !

M: De son plein gré ?

S: Et presque sur sa demande ! Comment ! Une jeune fille intelligente comme Mademoiselle, qui plus est, cultive au fond de son âme une passion inavouée, aurait refusé de conquérir sa dot ! Ah !, je vous jure qu'il a été facile de lui faire comprendre qu'il n'y avait pas d'autre moyen de vaincre votre obstination !

...

Maitre Dougoud s'amusait beaucoup à les entendre.  
Cependant, il objecte...

D: Le plus difficile était de vous entendre avec elle.  
Il est inadmissible que Mademoiselle Grunder se soit  
laissé aborder...

S: Oh !, par moi, non. Je n'ai même pas eu l'honneur de  
la connaître... C'est une personne de mes amies qui a  
bien voulu entamer les négociations...

D: La dame blonde de l'automobile, sans doute ?

S: Justement, dès la première entrevue auprès  
du lycée, tout était réglé... Depuis, Mademoiselle  
Grunder et sa nouvelle amie ont voyagé, visitant  
la Belgique de la manière la plus agréable et  
la plus instructive pour une jeune fille. Du reste,  
elle-même va vous l'expliquer...

M: J'y compte bien !

...

On sonnait à la porte du vestibule, trois coups rapides,  
puis deux fois un coup isolé...

S: Ce sont elles ! Mon cher maitre, si vous voulez bien...

...

L'avocat se précipite. Deux jeunes femmes entrent.  
L'une se jette dans les bras de Maurice Grunder.  
L'autre s'approche de Marcel Bugnon. Elle était de taille  
élevée, le buste harmonieux, la figure très pâle,  
et ses cheveux blonds, d'un blond étincelant, se divisaient  
en deux bandeaux ondulés et très lâches. Vêtue de noir,  
sans autre ornement qu'un collier de jais à quintuple tour,  
elle paraissait cependant d'une élégance raffinée.

Marcel Bugnon lui dit quelques mots, puis, saluant Mademoiselle Grunder...

SD: Je vous demande pardon, Mademoiselle, de toutes ces tribulations, mais j'espère cependant que vous n'avez pas été trop malheureuse...

SG: Malheureuse !? J'aurais même été très heureuse, s'il n'y avait pas eu mon pauvre père...

SD: Alors tout est pour le mieux ! Embrassez-le de nouveau, et profitez de l'occasion, elle est excellente, pour lui parler de votre cousin...

SG: Mon cousin... qu'est-ce que cela signifie ?  
Je ne comprends pas...

SD: Mais si, vous comprenez... votre cousin Philippe... ce jeune homme dont vous gardez précieusement les lettres...

...

Suzanne rougit, perd contenance, et enfin, comme le conseillait Marcel Bugnon, se jette de nouveau dans les bras de son père. Marcel Bugnon les regardait tous deux d'un oeil attendri, comme on est récompensé de faire le bien ! Touchant spectacle ! Heureux père ! Heureuse fille ! Et dire que ce bonheur est l'oeuvre de Marcel Bugnon ! Il se dirige vers la fenêtre...

S: Ce bon Delaroche est-il toujours là ?

Il aimerait tant assister à ces charmantes effusions... mais non, il n'est plus là... plus personne... ni lui, ni les autres... Diable ! La situation devient grave... il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils soient déjà... peut-être... ou même dans l'escalier !

...

Monsieur Grunder laisse échapper un mouvement. Maintenant que sa fille lui était rendue, le sentiment de la réalité lui revenait.

L'arrestation de son adversaire, c'était pour lui un demi-million. Instinctivement, il fait un pas... et comme par hasard, Marcel Bugnon se trouvait sur son chemin...

S: Où allez-vous, Monsieur Grunder ?  
 Me défendre contre eux ? Mille fois aimable !  
 Ne vous dérangez pas. D'ailleurs, je vous jure  
 qu'ils sont plus embarrassés que moi...

...

Et il continue en réfléchissant...

S: Au fond que savent-ils ? Que vous êtes ici,  
 et peut-être que Mademoiselle Grunder y est également,  
 car ils ont dû la voir arriver avec une dame inconnue.  
 Mais moi ? Ils ne s'en doutent pas. Comment me  
 serais-je introduit dans une maison qu'ils ont fouillée  
 ce matin de la cave au grenier ? Non, selon toutes  
 probabilités, ils m'attendent pour me saisir au vol...  
 pauvres chéris ! À moins qu'ils ne devinent que  
 la dame inconnue est envoyée par moi et qu'ils ne  
 la supposent chargée de procéder à l'échange...  
 auquel cas ils s'apprêtent à l'arrêter à son départ...

...

Et là, un coup de timbre retentit...

D'un geste brusque, Marcel Bugnon immobilise Monsieur Grunder, et la voix sèche, impérieuse...

S: Halte-là, Monsieur, pensez à votre fille et soyez raisonnable, sinon... quant à vous, Maître Dougoud, j'ai votre parole...

...

Monsieur Grunder était cloué sur place. L'avocat ne bougeait pas. Sans la moindre hâte, Marcel Bugnon prend son chapeau dont un peu de poussière le maculait et il le brosse du revers de sa manche...

S: Mon cher maître, si jamais vous avez besoin de moi... mes meilleurs vœux, Mademoiselle Suzanne, et toutes mes amitiés à Monsieur Philippe !

...

Il tire de sa poche une lourde montre dorée...

S: Monsieur Grunder, il est 15h42; à 46, je vous autorise à sortir de ce salon... pas une minute plus tôt que 46, n'est-ce pas ?

D: Mais ils vont entrer de force !?

...

S: Et la loi que vous oubliez, mon cher maître ! Jamais Delaroche n'oserait violer la demeure d'un citoyen. Nous aurions le temps de faire un excellent bridge, mais pardonnez-moi, vous semblez un peu émus tous les trois, et je ne voudrais pas abuser... Êtes-vous prête, chère amie ?

...

Il dépose sa montre sur la table, ouvre la porte du salon, et il s'en est allé devant elle, adressant un dernier salut, très respectueux, à Mademoiselle Grunder, sort et referme la porte sur lui. Et on l'entendit qui disait, dans le vestibule, à haute voix:

" Bonjour, Delaroche, comment ça va ?  
Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Delaroche...  
adieu, Delaroche... "

Un coup de timbre encore, brusque, violent, puis des coups répétés, et des bruits de voix sur le palier...

Après quelques secondes, résolu, Maurice Grunder passe dans le vestibule. Marcel Bugnon et la dame blonde n'y étaient plus. Il s'apprête à ouvrir la porte, mais sa fille insiste pour qu'il attende la dernière minute. Il riposte, car à quoi bon attendre avec ce gredin qui lui a pris un demi-million ?

Il ouvre la porte.  
Delaroche se rue...

MD: Cette dame... où est-elle ?, et Stéfane ?

MG: Il était là... il est là...

...

Maximine Delaroche pousse un cri de triomphe...  
et Maître Dougoud objecte...

D: Mais l'escalier de service ?

MD: L'escalier de service aboutit à la cour,  
et il n'y a que la grand-porte qui est aussi gardée !

D: Mais il n'est pas entré par la grand-porte...  
il ne s'en ira pas par là...

MD: Et par où donc ?, à travers les airs ?

...

Il écarte un rideau. Un long couloir s'offrait qui conduisait à la cuisine. Delaroche le suit en courant et il constate que la porte de l'escalier de service était fermée à double tour. De la fenêtre, il appelle l'un des agents...

Personne ne les a vus...

MD: Personne ? Alors, ils sont dans l'appartement !

Ils sont cachés dans l'une des chambres !

Il est matériellement impossible qu'ils se soient échappés... Ah ! Mon petit Marcel Bugnon, tu t'es fichu de moi, mais, cette fois, c'est la revanche !

...

À 19h00, Monsieur Tercier, chef de la Sûreté, étonné de n'avoir pas de nouvelles, se présente à l'avenue Fantaisie.

Il interroge les agents qui gardaient l'immeuble, puis il monte chez Maître Dougoud qui le mène dans sa chambre.

Là, il aperçoit un homme, ou du moins, deux jambes qui s'agitaient sur le tapis, tandis que le torse auquel elles appartenaient était engagé dans les profondeurs de la cheminée... Et une voix plus lointaine, qui venait de tout en haut, répondait de pareilles. Devant ce spectacle, Monsieur Tercier s'écrie en riant...

T: Eh bien, Monsieur Delaroche, qu'avez-vous donc à faire le fumiste ?

...

L'inspecteur s'exhume des entrailles de la cheminée. Le visage noirci, les vêtements couverts de suie, les yeux brillants de fièvre.

Il était méconnaissable...

M: Je le cherche...

T: Qui ?

M: Marcel Bugnon... Stéphane Dafflon et son amie  
la belle blonde...

T: Ah !, et vous imaginez qu'ils se cachent dans les tuyaux  
de la cheminée ? Allons, donc, soyez raisonnable !

...

Delaroché se relève, applique sur la manche de son supérieur  
cinq doigts couleur de suie...

M: Où voulez-vous qu'ils soient, Monsieur Tercier ?

Il faut bien qu'ils soient quelque part !

T: Ce sont des êtres comme vous et moi, en chair et en os.

Ces êtres-là ne s'en vont pas en fumée !

M: Non, mais ils s'en vont tout de même !

T: Par où ?, par où ? La maison est entourée !

Il y a des agents sur le toit. La maison voisine ?

M: Il n'y a pas de communication avec elle !

T: Les appartements des autres étages ?

M: Je connais tous les locataires: ils n'ont vu personne...

ils n'ont entendu personne !

T: Êtes-vous sûr de les connaître tous ?

M: Tous ! Le concierge répond d'eux. D'ailleurs, pour plus  
de précautions, j'ai posté un homme dans chacun de  
ces appartements...

T: Il faut pourtant bien qu'on mette la main dessus !

M: C'est ce que je dis, Monsieur Tercier... Il le faut,  
et ça sera, parce qu'ils sont ici tous deux... ils ne peuvent  
pas ne pas y être ! Soyez tranquille, Monsieur Tercier,  
si ce n'est pas ce soir, je les aurai demain...  
j'y passerai la nuit !



De ce fait, il y dormait là, et le lendemain aussi, et le surlendemain également. Sacré Maximine... Il était à deux doigts de le tenir... mais oui, vous savez... Stéphane Dafflon !

...

Et, lorsque trois jours entiers et trois nuits se sont écoulés, non seulement Maximine Delaroche n'avait pas découvert l'insaisissable Marcel Bugnon et sa non moins insaisissable compagne, mais il n'avait même pas relevé le petit indice qui lui permettait d'établir la plus petite hypothèse. Et c'est pourquoi son opinion de la première heure ne variait pas. Du moment qu'il n'y a aucune trace de fuite, c'est qu'ils sont là !

Peut-être, au fond de sa conscience, était-il moins convaincu, mais il ne voulait pas se l'avouer.

Non, mille fois non, un homme et une femme ne s'évanouissent pas ainsi que les mauvais génies des contes d'enfants. Et sans perdre courage, il continuait ses fouilles et ses investigations comme s'il avait espéré les découvrir, dissimulés en quelque retraite impénétrable, incorporés aux pierres de la maison.

Vincent n'en revenait pas de ce nouvel acharnement. Il l'aidait sans vraiment l'aider sachant bien que les oiseaux n'étaient plus en ville.

### Chapitre 3 : Le diamant bleu

Le soir du 27 mars, au 134 de l'avenue Henri-Martin, dans la maison que lui avait léguée son frère six mois auparavant, Bernard Sansonnens, ambassadeur de sa fonction, dormait au fond d'un confortable fauteuil, tandis que sa demoiselle de compagnie lui faisait la lecture, et que la sœur Augustine qui le soigne préparait son lit.

À 23h00, la religieuse devait rentrer, ce soir-là, au couvent de sa communauté. Elle vient annoncer son départ rappelant à Antoinette de faire attention. La demoiselle rassure la sœur qui s'en va. Au bout d'un instant, le domestique, Charles, vient prendre les ordres. Bernard s'était réveillé, et il lui répond lui-même... soit vérifier les alarmes et au premier appel, appeler le médecin. Mademoiselle Antoinette reprend sa lecture.

20 minutes après, le vieillard sommeillait de nouveau. Antoinette s'éloigne sur la pointe des pieds. À ce moment, comme à l'ordinaire, Charles fermait soigneusement tous les volets du rez-de-chaussée. Dans la cuisine, il pousse le verrou de la porte qui donnait sur le jardin, et dans le vestibule, il accroche la chaîne de sûreté. Enfin, il regagne sa mansarde, au troisième étage. Il se couche et s'endort.

Une heure, peut-être, s'était écoulée quand soudain, Charles saute d'un bond hors de son lit: la sonnerie retentissait. Elle retentit longtemps, sept ou huit secondes et de façon posée, ininterrompue.

Charles se dit que cela devait encore être une lubie de Monsieur Bernard. Il s'habille, descend rapidement, s'arrête devant la porte, et par habitude, il frappe. Aucune réponse. Il entre. La lumière était éteinte. À voix basse, il appelle Mademoiselle...  
Il n'a aucune réponse.

Le même silence règne autour de lui, un silence lourd qui finit par l'impressionner. Il fait deux pas en avant, et son pied heurte une chaise, et l'ayant touchée, il s'aperçoit qu'elle était renversée. Tout de suite, sa main rencontre d'autres objets, un guéridon, un paravent. Inquiet, il revint vers l'entrée, et à tâtons, il cherche le bouton de l'éclairage. Il l'atteint. Sous la grande lampe, au milieu de la pièce, entre la table et l'armoire à glace, gisait le corps de Bernard Sansonnens.

Charles ne savait que faire, et sans bouger, les yeux écarquillés, il contemplait le bouleversement des choses, les chaises tombées, un grand flambeau de cristal cassé en mille morceaux, la pendule qui gisait sur le marbre du foyer, toutes ces traces qui révélaient la lutte affreuse et sauvage. Le manche d'un stylet d'acier étincelait, non loin du cadavre. La laine en dégouttait de sang. Le long du matelas pendait un mouchoir souillé de marques rouges. Il se penche. Par une fine blessure au cou, du sang giclait, qui mouchetait le tapis de taches noires. Le visage conservait une expression d'épouvante folle...

Charles n'avait qu'un mot: " On l'a tué ! "

Et il frissonnait à l'idée d'un autre crime probable: la demoiselle de compagnie.

Ne couchait-elle pas dans la chambre voisine ?  
Et le meurtrier de Bernard ne l'avait-il pas tuée,  
elle aussi ?

Il pousse la porte. La pièce était vide. Il conclut que  
Antoinette avait été enlevée, ou bien qu'elle était partie  
avant le crime. Il regagne la chambre de Bernard et  
ses yeux ayant rencontré le bureau, il remarque que  
ce meuble n'avait pas été fracturé.

Bien plus, il voit sur la table, près du trousseau de clés  
et du portefeuille que Bernard y déposait chaque soir,  
une poignée de pièces. Charles saisit le portefeuille  
et en déplie les poches. L'une d'elles contenait des billets.  
Il les compte. Il y avait 13 billets de 100 francs.

Alors c'était plus fort que lui, instinctivement, mécaniquement,  
sans même que sa pensée participe au geste de la main,  
il prend les 13 billets, les cache dans son veston, dégringole  
l'escalier, tire le verrou, décroche la chaîne, sort,  
referme la porte et il s'enfuit par le jardin.

Charles était un honnête homme. Il n'avait pas repoussé  
la grille que, frappé par le grand air, le visage rafraîchit  
par la pluie, il s'arrête. L'acte commis lui apparaissait sous  
son véritable jour, et il en avait une horreur subite.  
Une voiture s'en vient. Il lui fait signe, et elle s'arrête...  
Il fait appeler la Police, vite, et il ajoute qu'il y a  
un mort, là-haut.

La voiture repart rapidement. Quand Charles a voulu rentrer,  
il ne le pouvait pas: lui-même avait fermé la grille,  
et la grille ne s'ouvrait pas du dehors.

D'autre part, il était inutile de sonner puisqu'il n'y avait personne dans la maison. Il s'est donc promené le long de ces jardins qui font de l'avenue, une riante bordure d'arbustes verts et bien taillés. Et c'est seulement après une heure d'attente qu'il a enfin pu raconter aux agents les détails du crime et leur remettre entre les mains les 13 billets de 100 francs.

Pendant ce temps, on réquisitionnait un serrurier qui réussit avec beaucoup de peine à forcer la grille du jardin et la porte du vestibule. L'agent principal monte, et tout de suite, du premier coup d'oeil, il dit au domestique son étonnement quant au désordre de la chambre... et dont il n'en est rien. Il se retourne. Charles semblait cloué au seuil, hypnotisé, car tous les meubles avaient repris leur place habituelle ! Le guéridon se dressait entre les deux fenêtres, les chaises étaient debout et la pendule au milieu de la cheminée. Les débris du candélabre avaient disparu. Il articule, béat de stupeur... le cadavre de Bernard...

Il s'avance vers le lit. Sous un grand drap qu'il écarte, reposait Monsieur Bernard Sansonnens. Sa houpelande de général le recouvrait, ornée de la croix d'honneur. Le visage était calme. Les yeux étaient clos. Le domestique balbutie. C'était à rien n'y comprendre. Le domestique réfléchit, et prononce lentement son incompetence à expliquer la situation.

On cherchait du haut en bas de la maison, dans les greniers comme dans les caves, mais l'assassin avait pris la fuite. Comment ? À quel instant ?

Était-ce lui ou un complice qui avait jugé à propos de retourner sur la scène du crime et de faire disparaître tout ce qui ait pu le compromettre ? Telles étaient les questions qui se posaient à la justice.

À 7h00, le médecin légiste était là, à 8h00, le chef de la Sureté. Puis le procureur et le juge d'instruction Baudois. Et il y avait aussi, encombrant la maison, des agents, des inspecteurs, des journalistes, le neveu de Bernard Sansonnens et d'autres membres de la famille.

On fouillait, on étudiait la position du cadavre d'après les souvenirs de Charles, on interrogeait, dès son arrivée, la sœur Augustine. On n'avait fait aucune découverte. Tout au plus, la sœur Augustine s'étonnait-elle de la disparition de Mademoiselle Antoinette Bréhat.

Elle avait engagé la jeune fille 12 jours auparavant, et se refusait à croire qu'elle ait pu abandonner le malade qui lui était confié, pour courir, seule, la nuit... à moins qu'elle ait été enlevée par l'assassin. L'hypothèse était plausible et concordait avec certaines apparences, selon Monsieur Tercier, le chef de la Sureté...

Puis une voix rude avec l'accent brusque... et personne n'a été surpris quand on a reconnu Delaroche.

D'ailleurs, on pouvait pardonner cette façon un peu cavalière de s'exprimer, et bernoise...

T : Tiens, c'est vous, Delaroche ?, je ne vous avais pas vu...

M : Je suis pourtant là depuis deux heures...

T : Vous prenez donc quelque intérêt à ce qui n'est pas le billet 514-523, l'affaire de l'avenue Fantaisie, la dame blonde et Stéphane Dafflon ?

...

M: Eh !, eh !, je n'affirmerais pas que Stéphane Dafflon n'est pour rien dans l'affaire qui nous occupe... mais laissons-le de côté jusqu'à nouvel ordre et voyons ce qui se passe ici...

T: Pourquoi êtes-vous là ?

M: Mon séjour à Lausanne semble se prolonger...

...

Delaroche est enquêteur, un fin linier comme Sherlock Holmes peut l'être. Il a d'excellentes qualités, un sens de l'observation très aiguisé, de la sagacité, de la persévérance.

Son mérite est de travailler avec son camarade Vincent, autre détective de renom. Rien, si ce n'est peut-être l'espèce de fascination que Stéphane Dafflon exerce sur lui, rien ne le trouble ni ne l'influence. Quoi qu'il en soit, son rôle ne manque pas d'éclat et sa collaboration est de celles qu'un juge peut apprécier...

M: Tout d'abord, je demanderai à Monsieur Charles de bien préciser ce point: tous les objets qu'il a vus, la première fois, renversés ou dérangés, étaient-ils là, à son second passage, exactement à leur place habituelle ?

C: Exactement !

M: Il est donc évident qu'ils n'ont pu être remis à leur place que par une personne pour qui la place de chacun de ces objets était familière !

...

La remarque frappe les assistants...

M: Une autre question, Monsieur Charles... vous avez été réveillé par une sonnerie... selon vous, qui vous appelait ?

C: Monsieur Bernard, parbleu...

M: Soit, mais à quel moment aurait-il sonné ?

C: Après la lutte... au moment de mourir...

M: Impossible, puisque vous l'avez trouvé gisant, inanimé, à un endroit distant de plus de quatre mètres du bouton d'appel...

C: Alors, il a sonné pendant la lutte...

...

M: Impossible, puisque la sonnerie, avez-vous dit, fut régulière, ininterrompue, et dura sept ou huit secondes. Croyez-vous que son agresseur lui ait accordé le loisir de sonner ainsi ?

C: Alors, c'était avant, au moment d'être attaqué...

M: Impossible, vous nous avez dit qu'entre le signal de la sonnerie et l'instant où vous avez pénétré dans la chambre, il s'est écoulé tout au plus trois minutes... et donc, si Bernard avait sonné avant, il aurait fallu que la lutte, l'assassinat, l'agonie et la fuite se soient déroulés en ce court espace de trois minutes.

Je le répète, c'est impossible !

B: Pourtant, quelqu'un a sonné. Si ce n'est pas Bernard, qui est-ce ?

M: Le meurtrier !

C: Dans quel but ?

B: J'ignore son but, mais tout au moins, le fait est qu'il a sonné nous prouve-t-il qu'il devait savoir que la sonnerie communiquait avec la chambre d'un domestique. Or, qui pouvait connaître ce détail, sinon une personne de la maison même ?

...

Le cercle des suppositions se restreignait.



En quelques phrases rapides, nettes, logiques, les pensées de Delaroche apparaissent clairement, et il semblait tout naturel que le juge d'instruction conclue aux soupçons posés sur Antoinette... mais Delaroche va jusqu'à l'accuser d'avoir tué Bernard Sansonnens, avec pour preuve: une poignée de cheveux qu'il a découverte dans la main droite de la victime, dans sa chair même où la pointe de ses ongles l'avait enfoncée. Ces cheveux étaient d'un blond éclatant, lumineux comme des fils d'or... et ce sont bien les cheveux de Mademoiselle Antoinette. Cependant, cela ne veut pas expressément dire qu'elle est l'assassin.

Charles murmure le fait qu'il y a autre chose... le couteau qu'il n'a pas vu la seconde fois... et il lui appartenait... car elle s'en servait pour couper les pages des livres. Le silence a été long et pénible, comme si le crime prenait plus d'horreur d'avoir été commis par une femme. Le juge d'instruction discutait avec Delaroche à propos de la méthode de déplacement de Mademoiselle.

Delaroche avait l'air embarrassé. Puis il estime que la manière est semblable à une autre affaire, une sorte de disparition mystérieuse, et il ne peut s'empêcher de penser que cela pourrait être les mêmes personnes. En conclusion, Mademoiselle Antoinette était la fameuse dame blonde, et par conséquent, Stéphane Dafflon, le trouble-fête. Il y a eu un éclat de rire. C'était le chef de la Sureté qui se divertissait...

T: Stéphane Dafflon ! Toujours Stéphane Dafflon !

Stéphane Dafflon est dans tout, et partout !

M: Narré, il est où il est !

...

Si tout avait été remis en place, selon Delaroche, il manquait quelque chose, et ce qui manquait était le diamant bleu... que Bernard avait racheté et qu'il portait toujours sur lui, à un doigt, serti sur un petit anneau doré sans grande valeur. Delaroche déplie les doigts crispés. Le chaton était retourné à l'intérieur, et au cœur de ce chaton, resplendissait le diamant bleu. Il n'y comprenait alors plus rien.

Delaroche a pris un temps pour réfléchir...

M: C'est justement quand je ne comprends plus que je suspecte Stéphane Dafflon !

...

Telles étaient les premières constatations effectuées par la justice au lendemain de ce crime étrange. Constatations vagues, incohérentes et auxquelles la suite de l'instruction n'apportait ni cohérence ni certitude. Les allées et venues de Antoinette Bréhat demeuraient absolument inexplicables, comme celles de la dame blonde, et pas davantage, on ne savait quelle était cette mystérieuse créature aux cheveux d'or, qui avait tué Bernard Sansonnens et n'avait pas pris le fabuleux diamant de la couronne.

Les héritiers de Bernard Sansonnens ne pouvaient que bénéficier d'une pareille réclame. Ils ont organisé dans la maison même, une exposition des meubles et objets qui devaient se vendre aux enchères. Meubles modernes et de gout médiocre, objets sans valeur artistique... mais au centre de la pièce, sur un socle tendu de velours grenat, protégée par un globe de verre, et gardée par deux agents, étincelait la bague au diamant bleu.

Diamant magnifique, énorme, d'une pureté incomparable, et d'un bleu indéfini que l'eau claire prend au ciel qu'il reflète, d'un bleu que l'on devine dans la blancheur du linge.

On admirait, on s'extasiait... et l'on regardait avec effroi la chambre de la victime, le parquet démunie de son tapis ensanglanté, et les murs surtout, les murs infranchissables au travers desquels avait passé la police criminelle.

On s'assurait que le marbre de la cheminée ne basculait pas, que telle moulure de la glace ne cachait pas un ressort destiné à la faire pivoter. Il n'y avait aucun passage secret.

La vente du diamant bleu a eu lieu. La foule s'étouffait et la fièvre des enchères s'exaspérait jusqu'à la folie. Il y avait là les gens des grandes occasions, tous ceux qui achètent et tous ceux qui veulent faire croire qu'ils peuvent acheter, des boursiers, des artistes, des dames de tous les mondes, deux ministres...

Il y avait aussi un ténor italien, un roi en exil qui, pour consolider son crédit, se donna le luxe de pousser, avec beaucoup d'aplomb et une voix vibrante, jusqu'à cent-mille francs. Oui, 100'000 francs !

Le ténor italien en risquait ensuite 150, puis une sociétaire jusqu'à 175. À deux-cent-mille, les amateurs se découragent. À deux-cent-cinquante-mille, il ne restait plus que Herschmann, le célèbre financier, le roi des mines d'or, et la comtesse de Crozon, la richissime Américaine dont la collection de diamants et de pierres précieuses est réputée.

Les enchères montaient encore...

260, 270, 275, 280...

Deux-cent-huitante-mille pour Madame...  
 300 murmurera Herschmann...  
 Un silence.

On observait la comtesse de Crozon.  
 Debout, souriante, mais d'une pâleur qui dénonçait son trouble,  
 elle s'appuyait au dossier de la chaise placée devant elle.

En réalité, elle le savait, et tous les assistants le savaient  
 aussi, l'issue du duel n'était pas douteuse: logiquement,  
 fatalement, il devait se terminer à l'avantage du financier,  
 dont les caprices étaient servis par une fortune de plus  
 d'un demi-milliard. Elle prononce: " 350'000... "

Un silence encore. On se retourne vers le roi des mines,  
 dans l'attente de l'inévitable surenchère. Il était certain  
 qu'elle allait se produire, forte, brutale, définitive.  
 Elle ne se produisait pas. Herschmann restait impassible,  
 les yeux fixés sur une feuille de papier que tenait  
 sa main droite, tandis que l'autre gardait les morceaux  
 d'une enveloppe déchirée. Herschmann ne bronchait pas.  
 Un dernier silence.

Le marteau tombe...

H: Quatre-cent-mille !

...

Herschmann s'était exclamé en sursautant, comme si le bruit  
 du marteau l'arrachait de sa torpeur... mais trop tard,  
 le marteau avait claqué, l'adjudication était irrévocable.  
 On s'empressait autour de lui. Que s'était-il passé ?  
 Pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt ?

Il s'est mis à rire. Il avait eu une minute de distraction, et puis, il y avait la lettre qu'on lui avait remise qui lui a suffi à le troubler. Delaroche était là. Il avait assisté à la vente de la bague. Il s'approche d'un des garçons de service qui avait remis ladite lettre... et c'était de la part d'une dame voilée... qui s'en allait justement.

Delaroche se précipite vers la porte et aperçoit la dame qui descend l'escalier. Il court. Un flot de monde l'arrête près de l'entrée.

Dehors, il ne la retrouve pas. Elle avait filé. Delaroche revient dans la salle, aborde Herschmann, se fait connaître et l'interroge sur la lettre. Herschmann la lui donne. Elle contenait, écrite au crayon, à la hâte, et d'une écriture que le financier ignorait...

« Le diamant bleu porte malheur.

Souvenez-vous de Bernard Sansonnens. »

Les tribulations du diamant bleu n'étaient pas achevées, et déjà connues par l'assassinat de Bernard Sansonnens et par les incidents, il devait, 6 mois plus part, atteindre à la grande célébrité.

Durant l'été, en effet, on volait à la comtesse de Crozon le précieux joyau qu'elle avait eu tant de peine à conquérir.

En résumé: le soir du 10 aout, les hôtes de Monsieur et Madame de Crozon étaient réunis dans le salon du magnifique château qui domine le lac Léman. La comtesse s'est mise au piano et posait sur un petit meuble, près de l'instrument, ses bijoux, parmi lesquels se trouvait la bague Bernard Sansonnens.

Au bout d'une heure, le comte se retirait, ainsi que ses deux cousins, les Andelle, et Madame de Réal, une amie intime de la comtesse de Crozon. Celle-ci restait seule avec Monsieur Bleichen, consul autrichien, et sa femme.

Ils causaient, puis la comtesse éteignait une grande lampe située sur la table du salon. Au même moment, Monsieur Bleichen éteignait les deux lampes du piano. Il y a eu un instant d'obscurité, un peu d'effarement, puis le consul allumait une lampe, et tous gagnaient leurs appartements.

À peine chez elle, la comtesse se souvient de ses bijoux restés sur le meuble, alors elle demande à sa femme de chambre d'aller les chercher. Celle-ci revient et les dépose sur la cheminée sans que sa maîtresse les examine.

...

Le lendemain, Madame de Crozon constatait qu'il manquait la bague au diamant bleu. Elle avertit son mari.

Leur conclusion a été immédiate: la femme de chambre étant au-dessus de tout soupçon, le coupable ne pouvait être que Monsieur Bleichen. Jour et nuit, des agents entouraient le château. Deux semaines s'écoulaient sans le moindre incident. Monsieur Bleichen annonçait son départ. Ce jour-là, une plainte est déposée contre lui.

La police intervient officiellement et ordonne la fouille des bagages. Dans un petit sac dont la clé ne quitte jamais le consul, on trouvait un flacon de poudre de savon; et dans ce flacon, la bague !

Madame Bleichen s'évanouit. Son mari est arrêté.

Il ne peut expliquer la présence de la bague que par une vengeance de Monsieur de Crozon.

MB: Le comte est brutal et rend sa femme malheureuse.

J'ai eu un long entretien avec celle-ci et l'ai vivement engagée au divorce. Mis au courant, le comte s'est vengé en prenant la bague, et, lors de mon départ, en la glissant dans le nécessaire de toilette.

...

Le comte et la comtesse maintenaient énergiquement leur plainte.

Entre l'explication qu'ils donnaient et celle du consul, toutes deux également possibles, également probables, aucun fait nouveau n'a fait pencher la balance. Un mois de bavardages, de conjectures et d'investigations n'amenait pas un seul élément de certitude. Ennuyés par tout ce bruit, impuissants à produire la preuve évidente de culpabilité qui ait justifié leur accusation, Monsieur et Madame de Crozon demandaient qu'on leur envoie un agent capable de débrouiller les fils de l'écheveau. On envoyait Delaroche.

Durant quatre jours, l'enquêteur principal furetait et se promenait dans le parc. Il a eu de longues discussions avec la bonne, avec le chauffeur, les jardiniers, les employés des bureaux de poste voisins. Il visitait les appartements qu'occupaient le ménage Bleichen, les cousins d'Andelle et Madame de Réal.

Puis, un matin, il a disparu sans prendre congé de ses hôtes, mais une semaine plus tard, ils recevaient ce message:

**« Vous prie de venir demain vendredi, 17h00, au Thé japonais, rue de Bourg. Delaroche ».**

À 17h00 exactement, ce vendredi, ils sont tous devant le numéro 9 de la rue de Bourg. Sans un mot d'explication, l'enquêteur les attendait sur le trottoir, puis il les conduit au premier étage du Thé japonais. Ils se trouvaient ensuite dans l'une des salles avec deux personnes que Delaroche leur présente... Monsieur Gerbois, professeur au lycée des Bergières, à qui, Stéphane Dafflon lui avait volé un demi-million, et Monsieur Léon Sansonnens, neveu et légataire de Bernard Sansonnens...

Les quatre personnes s'asseyent. Quelques minutes après, il en vient une cinquième. C'était le chef de la Sureté. Monsieur Tercier paraissait d'assez méchante humeur. Il les salua et il espère ne pas être venu pour des prunes.

Delaroche hésitait quelques instants, puis prononce avec l'intention visible de frapper ses auditeurs...

M: Tout d'abord, j'affirme que Monsieur Bleichen n'est pour rien dans le vol de la bague.

T: Oh, oh !, c'est une simple affirmation...  
et fort grave !

GC: Est-ce à cette... découverte que se bornent vos efforts ?

M: Non, Monsieur. Le surlendemain du vol, les hasards d'une excursion ont mené trois de vos invités jusqu'à Vidy. Tandis que deux de ces personnes allaient visiter le fameux théâtre, la troisième se rendait en hâte au bureau de poste et expédiait une petite boîte ficelée...

GC: Il n'y a là, rien d'anormal...

...



M: Peut-être vous semblera-t-il moins normal que cette personne, au lieu de donner son nom véritable, ait fait l'expédition sous le nom de Rousseau, et que le destinataire, Monsieur Badoux, demeurant à Riex, et qu'il ait démenagé le soir même du jour où il recevait la boîte, c'est-à-dire la bague...

GC: Il s'agit peut-être d'un cousin d'Andelle ?

M: Il ne s'agit pas de ces messieurs...

GC: Donc de Madame de Réal ?

M: Oui...

CC: Vous accusez mon amie, Madame de Réal ?

...

M: Une simple question, Madame... Madame de Réal assistait-elle à la vente du diamant bleu ?

CC: Oui, mais de son côté. Nous n'étions pas ensemble...

M: Vous avait-elle engagée à acheter la bague ?

...

CC: Oui... en effet... je crois même que c'est elle qui m'en a parlé la première...

M: Je note votre réponse, Madame. Il est bien établi que c'est Madame de Réal qui vous a parlé la première de cette bague, et qui vous a engagée à l'acheter...

CC: Cependant... mon amie est incapable...

M: Pardon, Madame de Réal n'est que votre amie occasionnelle, et non votre amie intime. Vous ne la connaissez que depuis cet hiver. Or, je me fais fort de vous démontrer que tout ce qu'elle vous a raconté sur elle, sur son passé, sur ses relations, est absolument faux, que Madame Blanche de Réal n'existait pas avant de vous avoir rencontrée, et qu'elle n'existe plus à l'heure actuelle...

CC: Et après ?

M: Après ?

...

T: Oui, toute cette histoire est très curieuse !

Si Madame de Réal a pris la bague, ce qui n'est nullement prouvé, pourquoi l'a-t-elle cachée dans le dentifrice de Monsieur Bleichen ? Que diable ! Quand on se donne la peine de dérober le diamant bleu, on le garde !

M: Madame de Réal y répondra...

T: Elle existe donc ?

M: Elle existe... sans exister. Il y a trois jours, en lisant mon journal, j'ai vu en tête de la liste des étrangers, « Hôtel Beurivage: Madame de Réal, etc.. » Vous comprendrez que le soir même, j'interrogeais le directeur du Beurivage. D'après le signalement et d'après certains indices que j'ai recueillis, cette Madame de Réal était bien la personne que je cherchais, mais elle avait quitté l'hôtel, laissant son adresse à Lausanne, rue du Maupas. Avant-hier, je me suis présenté à cette adresse, et j'apprenais qu'il n'y avait pas de Madame de Réal, mais tout simplement une dame Réal, qui habitait le deuxième étage, qui exerçait le métier de courtière en objets de valeur, et qui s'absentait souvent. La veille encore, elle arrivait de voyage. Hier, j'ai offert à Madame Réal, sous un faux nom, mes services comme intermédiaire auprès de personnes en situation d'acheter des pierres de valeur. Aujourd'hui, nous avons rendez-vous ici pour une première affaire...

T: Comment ! Vous l'attendez ?

M: À cinq heures et demie !

T: Et vous en êtes sûr ?

M: Que c'est la Madame de Réal du château de Crozon ? J'ai des preuves irréfutables. Mais... écoutez... c'est le signal de Vincent...

...

Un coup de sifflet avait retenti. Delaroche se lève vivement. Il demande à Monsieur et Madame de Crozon, Monsieur Sansonnens et Monsieur Gerbois de passer dans la pièce voisine. La porte est restée ouverte et, au premier signal, il leur demande d'intervenir. Il prie ensuite à Monsieur Tercier de rester. Delaroche estime que la dame blonde n'est autre que la complice et l'amie de Stéphane Dafflon, la mystérieuse dame blonde. Il se penche par la fenêtre... et il la voit qui approche et devrait monter.

Presque aussitôt, une femme s'arrêtait sur le seuil, grande, mince, le visage très pâle et les cheveux d'un or violent. Une telle émotion suffoquait Delaroche qui demeurait muet, incapable d'articuler le moindre mot. Elle était là, en face de lui, à sa disposition ! Quelle victoire sur Stéphane Dafflon ! Et quelle revanche !

Elle attendait, surprise de ce silence, et regardait autour d'elle sans dissimuler son inquiétude... Brusquement, Delaroche s'interpose entre elle et la porte. Elle se retourne et voulait sortir... Il lui demande de rester et de s'asseoir.

Toute pâle, elle s'affaisse sur une chaise et demande ce qu'il lui veut... Delaroche était vainqueur. Il tenait la dame blonde. Il lui présente un ami qui est désireux d'acheter des bijoux.

L'affaire prend une nouvelle tournure quand Delaroche lui demande si elle a pu obtenir le diamant qu'il lui avait demandé. La dame blonde peine à se souvenir, et que même si Delaroche lui rappelle sa demande, elle ne comprenait pas. Elle se taisait. Son petit sac à main tombe. Elle le ramasse vivement et le serra contre elle. Ses doigts tremblaient un peu...

Delaroche sort de son portefeuille un papier qu'il déplie, et tend une mèche de cheveux... qui, selon lui, provient de Antoinette Bréhat, et dont Mademoiselle Gerbois en a reconnu la teinte, exactement la même couleur que ceux de la dame.

Madame Réal l'observait d'un air stupide, et comme si vraiment elle ne saisissait pas le sens de ses paroles. Il continue avec deux flacons dont l'un provient de la chambre de Madame de Réal au château de Crozon, et un de la chambre de l'hôtel Beurivage où la dame a séjourné.

Elle riposte.

Sans répondre, l'enquêteur aligne sur la table quatre feuilles présentant l'écriture de Antoinette Bréhat, un autre de la dame qui écrit au Baron Herschmann lors de la vente du diamant bleu, un autre de Madame de Réal, lors de son séjour à Crozon, et le quatrième... de la dame avec ses noms et votre adresse, donnés par elle, au portier de l'hôtel Beurivage.

Les quatre écritures sont identiques. La dame riposte encore à le traiter de fou et ne rien comprendre.

Delaroche affirme alors que la dame blonde, l'amie et la complice de Stéphane Dafflon, n'est autre qu'elle !

Elle a eu un réflexe de peur... Delaroche devait contrecarrer... Il pousse la porte du salon voisin, se rue sur Monsieur Gerbois, le bouscule par les épaules, et l'attire devant Madame Réal... et lui demande s'il reconnaît la dame blonde. Gerbois est négatif, ce n'est pas elle.

Delaroche chancèle et redemande. Gerbois confirme, ce n'est pas la dame blonde, ce n'est pas non plus Antoinette Bréhat ni Madame De Réal. C'était le coup de grâce. Delaroche en était étourdi et ne bronchait plus, la tête basse, les yeux fuyants. De toutes ses conclusions, il ne restait rien. Monsieur Tercier se lève...

T: Veuillez nous excuser, Madame, il y a là une confusion regrettable, mais ce que je ne saisis pas bien c'est votre trouble... votre attitude bizarre depuis que vous êtes ici...

MR: Mon Dieu, Monsieur, j'avais peur... il y a plus de cent-mille francs de bijoux dans mon sac, et les manières de votre ami n'étaient guère rassurantes...

M: Mais vos absences continuelles ?

MR: N'est-ce pas mon métier qui l'exige ?

...

Monsieur Tercier n'avait rien à répondre. Il se tourne vers son subordonné pour lui donner son avis négatif sur cette attitude et le convoque à son bureau. L'entrevue était terminée. Monsieur Tercier se disposait à partir, quand il s'est passé un fait déconcertant. Madame Réal s'approche de l'enquêteur et lui donne une lettre qu'on lui avait remise pour lui. Elle avait pensé à une plaisanterie, mais la réalité est différente.

Par une intuition singulière, Maximine Delaroche était près de saisir la lettre et de l'anéantir. Il n'osait pas devant son supérieur, et décachète l'enveloppe. La lettre contenait des mots qu'il articulait d'une voix à peine intelligible... C'était l'explication simple, nette et précise de toute l'affaire, écrite de la main de Stéphane Dafflon.

Delaroche gémit de douleur...

M: Mais il sait tout ! Il sait même des choses que je n'ai dites à personne... Comment pouvait-il savoir que je vous demanderais de venir, Monsieur Tercier ? Comment pouvait-il savoir ma découverte du premier flacon ?... Comment pouvait-il savoir ?

...

Il trépidait, s'arrachait presque les cheveux, en proie au plus tragique désespoir... que Monsieur Tercier avait pitié de lui...

T: Allons, Delaroche, consolez-vous, on tâchera de mieux faire une autre fois...

...

Et le chef de la Sûreté s'éloignait, accompagné de Madame Réal. Dix minutes s'écoulaient. Delaroche lisait et relisait la lettre de Stéphane Dafflon. Dans un coin, Monsieur et Madame de Crozon, Monsieur Sansonnens et Monsieur Gerbois s'entretenaient avec animation. Enfin, Monsieur de Crozon s'avance vers l'enquêteur...

GC: De tout cela, il résulte, cher Monsieur, que nous ne sommes pas plus avancés qu'avant...

M: Pardon, mon enquête a établi que la dame blonde est l'héroïne de ces aventures et que Stéphane Dafflon la dirige. C'est un pas énorme !

GC: Et qui ne sert à rien. Le problème est peut-être même plus obscur. La dame blonde tue pour voler le diamant bleu et elle ne le vole pas. Elle le vole, pour s'en débarrasser au profit d'un autre...

...

M: Je n'y peux rien...

GC: Certes, mais quelqu'un pourrait peut-être...

...

Madame a pris la parole...

CC: Il est un homme, un seul après vous, selon moi, qui serait capable de combattre Stéphane Dafflon et de le réduire à merci. Monsieur Delaroche, vous serait-il désagréable que nous sollicitions l'aide de l'enquêteur français, Monsieur Dujardin ?

...

Maximine était décontenancé...

M: Mais non... seulement... je ne comprends pas bien...

CC: Voilà. Tous ces mystères m'agacent. Je veux voir clair.

Monsieur Gerbois et Monsieur Sansonnens ont la même volonté, et nous nous sommes mis d'accord pour nous adresser au célèbre détective français...

...

Delaroche était presque surpris... Il prononce la suite avec une loyauté qui n'était pas sans quelque mérite...

M: Vous avez raison, Madame, vous avez raison; je ne suis pas de force à lutter contre Stéphane Dafflon. Cependant, Monsieur Dujardin y réussira-t-il ? Je le souhaite, car j'ai pour lui la plus grande admiration... mais il est peu probable...

CC: D'après vous, est-il peu probable qu'il aboutisse ?

M: C'est mon avis. Je considère qu'un duel avec Stéphane Dafflon est une chose réglée d'avance.

Même Français, Monsieur Dujardin sera battu...

CC: En tout cas, peut-il compter sur vous ?

M: Entièrement, Madame. Mon concours lui est assuré sans réserve !

CC: Par hasard, connaissez-vous son adresse ?

M: Pas précisément, mais je vais vous la donner...

CC: Merci, Monsieur... nous vous laissons...

...

Tous sont ainsi partis. Un peu plus tard, Maximine s'en allait aussi, et quant à faire le récit de cette entrevue à Vincent, il préférait ne rien dire, si ce n'est, son traditionnel "une autre fois..." ... et pour Vincent, cela voulait tout dire.

Ils sont rentrés à l'hôtel où ils logent depuis quelques mois et peut-être que ce soir, après un peu de repos, il rentrerait chez lui.

Le soir même, les époux de Crozon se désistaient de leur plainte contre Bleichen, et une lettre collective était adressée à Monsieur Du Jardin.

Entretemps, Vincent s'est fait un malin plaisir d'appeler un numéro spécial, mais l'interlocuteur propose un rendez-vous plus tard, à l'auberge...

V: La nuit est fraîche, et le soleil ne se couche pas...

...: "Le soleil se couchera à 3 heures et il va geler fort !"

V: Ça va, Stéphane... ouvre...

...: Qui ça ?

V: Stéphane...

S: Eh bien, t'en fais une tête !

V: Là, tu y es allé un peu fort !

S: Ouh... t'as pas aimé ?



- V: On a d'autres choses à faire de plus intéressantes que de courir après toi !
- S: Pourtant, tu sais où me trouver !
- V: Parce que tu penses que si d'aventure je débarquais avec la sinala, tu serais là à m'attendre ?
- S: Hum... non, tu as raison !
- V: Alors, autant ne pas venir !
- S: Pourtant, tu es là !
- V: Oui, et c'est pour te gronder !
- S: Ouh, j'ai peur...
- V: Veux-tu bien nous laisser un peu de répit ?
- S: Maximine et toi, avez-vous besoin de vacances ?
- V: Juste un peu de repos...
- S: Bon, qu'il en soit ainsi !
- V: Merci...
- S: Quoi ?
- V: N'y vois pas de cause à effet, mais les Crozon ne comptent pas en rester là...
- S: Eh bien... qu'ils fassent ce qu'ils pensent être bon !
- V: Tu vas être surpris !
- S: Pourquoi ?
- V: La cause...
- S: Hum... et les effets, quels sont-ils ?
- V: Un seul !, Monsieur Dujardin !
- S: Qui est-ce ?
- V: Ce nom ne te dit rien ?
- S: Tu m'en vois narré... .. Eh bien, parle !
- V: Le plus grand enquêteur français !
- S: Un enquêteur français ?
- V: Oui !
- S: Quel duel... ça va être rigolo !
- V: Pas tant que ça...
- S: On parie ?
- ...

*... à suivre dans le prochain épisode...*



